



# Dialogue



Organe de l'asbl « Dialogue des Peuples »  
*Pauvres, mais honnêtes, nous paraissions quand nous pouvions.*



**E.V. SJÖBLOM**

**missionnaire suédois au Congo  
des mains coupées**

**(1892 – 1903)**

**par Svärd Arvid**

**(1942)**

**traduction française de Jacques Macau**

**(1974)**

## Introduction

Il est parfois bon de se méfier de la mémoire elle a tendance à se souvenir de schémas trop simples et trop faciles.

Beaucoup d'entre nous, par exemple, ont de la fin de l'Etat Indépendant et de la reprise du Congo par la Belgique une image trop linéaire, qui donne à peu près ceci :

*« Léopold II a été beaucoup trop loin dans l'atroce avec son 'caoutchouc rouge'. Il a été dénoncé par des missionnaires protestants anglo-saxons, puis par les campagnes de Morel et de la CRA en Angleterre par le rapport de Roger Casement et enfin par celui de la commission d'enquête de 1904. Prenant peur à l'idée d'un grand débat prévu au Parlement anglais en 1906, la Belgique et le Roi se mettent d'accord sur la reprise qui sera accomplie en 1908 ».*

En réalité, la position du Roi fut aussi affaiblie par le scandale Kowalski qui mit fin à ses espoirs de voir quelque soutien lui venir des Etats-Unis. Léopold II réussit assez bien à jeter la suspicion sur les « campagnes anglaises », comme inspirées par les « marchands de Liverpool », la jalousie et le « Ôte-toi de là que je m'y mettes ». Le choc qui réveilla, sinon l'opinion belge, toujours somnolente à propos du Congo, du moins sa classe politique, fut le rapport de la commission d'enquête de 1904, publié en 1905 et surtout le commentaire qu'en fit Félicien Cattier: *« La vérité est que l'Etat du Congo n'est point un Etat colonisateur, que c'est à peine un état : c'est une entreprise financière... La colonie n'a été administrée ni dans l'intérêt des indigènes, ni même dans l'intérêt économique de la Belgique ; procurer au Roi-Souverain un maximum de ressources, tel a été le ressort de l'activité gouvernementale ».* Dès lors la reprise fut décidée, et des correspondances entre les membres des gouvernements de Trooz et Schollaert prouvent que cette décision fut prise avant que l'on eût connaissance de « l'agenda » des Chambres anglaises.

Une autre réalité est souvent négligée : les dénonciations missionnaires ne furent pas seulement britanniques. Elles furent aussi scandinaves (ce qui nous amène à Sjöblom) et américaines. Et il faudrait même préciser qu'elles furent en partie Afro-américaine. Le missionnaire Sheppard était un homme de couleur, originaire de Virginie, et le tout premier home à avoir tenté d'ameuter l'opinion au sujet du sort des Noirs au Congo était noir lui-même et se nommait Georges Washington Williams, auteur d'un rapport dénonciateur au Président Théodore Roosevelt.

A l'époque, les Etats-Unis n'occupaient encore qu'un rang assez médiocre parmi les Puissances. Et Williams, même s'il avait un passé de politique et de diplomate, n'était pas en mission officielle lorsqu'il fit ces constatations. Elles étaient des observations d'un simple voyageur privé, que personne n'avait mandaté pour faire une enquête. Il ne s'adressa pas non plus à l'opinion publique, même si des copies de son rapport ont circulé. De larges extraits, en effet, parurent en Angleterre, aux Etats-Unis, en Suisse, en Allemagne, en France et en Belgique. On peut certes imaginer qu'il n'aurait pas manqué d'aller plus loin et qu'il taillait sa meilleure plume dans ce but, quand la mort l'emporta... Le fait est qu'il n'eut pas le temps de le faire. Enfin, à cette époque, l'anglais n'était pas une langue très couramment connue en Europe. Quand on voulait donner un retentissement mondial à un ouvrage, on le publiait en français ! Tout ceci explique que le rapport de Georges Washington Williams n'ébranla pas le monde.

Ce qu'on s'explique beaucoup moins, c'est l'absence de réaction de ceux qui n'avaient pas besoin de traduction pour le lire : les Britanniques. Il est peu probable que ce document ait échappé à l'attention des services de Sa Gracieuse Majesté. D'autant plus que dès cette époque le Colonial Office commençait à recevoir des rapports au sujet des travailleurs noirs originaires des colonies britanniques engagés par l'EIC pour être mis au travail sur le sol congolais. Il était question de violences, ayant dans certains cas entraîné la mort, d'arrestations sans jugement impliquant la mise aux fers, de travailleurs « *traités comme des bêtes de somme et contraints de rester au Congo, même après l'expiration de leur contrat* ». En 1895, les gouverneurs de la Sierra Leone et de la Gold Coast (le Ghana actuel) s'opposèrent à ce que l'EIC recrutât encore dans ces territoires, à cause des traitements inhumains que l'EIC infligeait aux Noirs à son service

Il est donc difficile de ne pas voir une sorte de complicité dans ce silence britannique alors que le Foreign Office eut sûrement vent des écrits de Williams. Celle-ci peut être due au fait que la diplomatie européenne venait enfin de mettre un terme (provisoire et précaire, comme on le verra à Fachoda) aux disputes sur les « sphères d'influence » en Afrique, entre l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, et le Portugal, par le traité dit d'Heligoland-Zanzibar<sup>1</sup>. Il n'était pas opportun que la Grande-Bretagne fût la première à donner l'exemple de l'ingérence dans les affaires des autres. D'autre part, le cousinage Léopold – Victoria a pu jouer un rôle d'amortisseur...

Cette attitude anglaise est de toute manière le fidèle reflet de ce que sera la ligne de conduite de toutes les Puissances européennes, quand les affaires de l'EIC vont commencer à « sentir le roussi ». Pas de désapprobation bruyante, mais des instructions aux divers ministères compétents pour ne pas autoriser l'engagement de personnel destiné à l'EIC dans leurs colonies africaines, pour décourager les jeunes gens de contracter des engagements dans l'EIC, pour interdire aux officiers d'aller servir dans la Force Publique...

Si l'anglais était à l'époque une langue dont la connaissance était peu courante, que dire d'un autre précurseur, qui, lui, prenait note en suédois ! C'était là, en effet, la nationalité de E. Viktor Sjöblom, et cela n'est étonnant qu'au premier abord. Les pays scandinaves ne colonisèrent pas. Mais l'aventure exotique était attirante, en particulier pour les militaires à qui la vie de caserne et de garnison semblait bien plate et morne ! A côté des officiers belges, le cadre de la Force Publique comptait aussi un nombre non négligeable d'officiers européens de diverses autres nationalités. Les Scandinaves<sup>2</sup>, précisément, furent les plus nombreux. Entre 1878 et 1904, les Suédois furent 47 officiers et 1 sous-officier, les Norvégiens 26 officiers et 3 sous-officiers. L'Etat Indépendant n'était donc pas un inconnu pour les Nordiques.

Les missions protestantes étaient depuis longtemps présentes au Congo. Au début de l'initiative de Léopold, les missionnaires protestants étaient même enthousiasmés par le projet de l'EIC et faisaient pression sur leurs gouvernements respectifs, pour qu'ils le reconnaissent. Ils vont complètement changer d'avis par la suite en voyant le régime instauré par le Roi. Les missionnaires venaient de différents pays d'Europe : missions britanniques (ex : Livingstone Inland Mission), américaines (ex : American Baptist Missionary Union) ou encore suédoises (ex : Svenska Missionförbundet).

---

<sup>1</sup> Heligoland est un petit archipel de la Baltique, possession de la famille de Hanovre, devenue souveraine d'Angleterre. Le traité rétrocédait ces îles à l'Allemagne, cependant que Zanzibar, au large du Tanganyika allemand, passait sous influence anglaise. On se mit aussi définitivement d'accord sur la frontière entre le Tanganyika et le Kenya.

<sup>2</sup> Jusqu'au 7 juin 1905, la Norvège et la Suède furent unis par une union personnelle ; le roi de Suède étant en même temps roi de Norvège. C'est en tant que double royaume qu'ils étaient signataires de l'Acte de Berlin. .

Le protestantisme, bien qu'arrivé le premier en plus d'un endroit (la traduction de l'Ancien Testament en kikongo est terminée en 1891), s'est implanté plus lentement que le catholicisme, la raison principale était que les missions protestantes n'ont pas bénéficié de l'aide de Léopold II, contrairement aux missions catholiques.

La lente expansion de l'action protestante est aussi due aux diverses nationalités et à la grande variété des confessions protestantes. Les missions n'avaient pas toujours les mêmes points de vue sur certains sujets, entraînant donc des tensions au sein de l'église protestante elle-même.

Sjöblom, donc, était missionnaire protestant dans le Bas-Congo. On possède de lui des notes, qui n'ont jamais été éditées en français, faute d'un accord entre ses ayant-droit et les institutions scientifiques belges, qui voudraient y adjoindre un appareil critique dans lequel, à tort ou à raison, l'on voyait une tentative pour atténuer, voire réduire à néant ses accusations.

Encore que Sjöblom ait essayé de se faire entendre, mais avec un succès limité dû sans doute en partie à la barrière de la langue, l'important, dans sa démarche, est ailleurs. Lui, puis d'autres missionnaires protestants (les Américains Morrisson et Sheppard et le britannique Henry Guinness), et aussi, quelque fois, des employés de l'EIC ou de compagnies actives dans l'EIC, se feront les informateurs de personnalités européennes susceptibles de se faire entendre. Sjöblom est ainsi une des sources du livre « *Civilisation in Congoland* » de H.R. Fox-Bourne, Secrétaire de l'*Aborigines Protection Society*.

Marcus Dorman, un Britannique favorable à l'œuvre léopoldienne, en écrit ceci en 1905 : « *L'auteur n'a pas parcouru le pays lui-même, mais se fie principalement aux preuves fournies par feu Mr Glaves, qui a été fonctionnaire au service de l'Association Internationale du Congo, et de feu Viktor Sjöblom qui fut Missionnaire suédois au Congo. On ne peut dire que ce livre soit une lecture bien gaie, car en fait c'est avant tout une liste des crimes qui ont été commis dans le passé.*<sup>3</sup> »

Par la suite, les missionnaires protestants allaient être les grands pourvoyeurs d'information des campagnes humanitaires contre Léopold II. Les premières dénonciations visèrent les brutalités du régime des compagnies concessionnaires, mais elles n'épargnèrent pas les missions catholiques, et surtout les Jésuites, leurs procédés expéditifs d'acquisition d'enfants dits orphelins, et leur politique de fermes-chapelles qui aboutissait à un véritable quadrillage de certaines régions du Bas-Congo. À ces accusations ponctuelles succéda bientôt une campagne plus systématique, orchestrée particulièrement en Angleterre et aux États-Unis, essentiellement dans les milieux de la gauche libérale et des églises évangéliques. Cette composante doublement « étrangère » de la campagne anti-congolaise, « anglo-saxonne » et protestante, tout comme les susceptibilités éveillées par l'Angleterre dans l'exercice de son rôle de grande puissance, interprète autoproclamée de la moralité internationale, autant de facteurs qui suscitérent des réactions épidermiques en Belgique et sur le continent. Au bout du compte, l'affrontement entre lobbies dont les ramifications n'étaient pas toujours claires envenima une cause qui, à l'origine, était humanitaire. Les affinités manifestées par protestants et anticléricaux dans leur critique des missions catholiques firent bientôt de la « question congolaise » un lieu où se renforcèrent des identités adverses.

---

<sup>3</sup> The author has not travelled in the country himself, but relies chiefly upon the evidence of the late Mr. Edward Glave, at one time an official of the Congo International Association, and of the late Mr. Sjöblom who was a Swedish Missionary in the Congo. The book is not cheerful reading, for indeed it is chiefly a record of crimes which have been committed in the past.



Ce que vous allez lire est une traduction faite en France, en 1974, d'un ouvrage écrit en 1942 sur base de documents en langue suédoise remontant alors à une cinquantaine d'années. Certains faits ou publications qui sont aujourd'hui dans toutes les mains étaient donc inconnus du traducteur et, *a fortiori*, de l'auteur.

A ma connaissance, il n'existe pas d'édition complète des notes et journaux de Sjöblom, et c'est dommage, car même si son texte est largement cité, il demeure incomplet et la sélection, pour intéressante qu'elle soit, nous prive peut-être de « recoupements » possibles et l'on est parfois amené à se demander si le commentateur ne met pas ses propres connaissances ou opinion dans la bouche de Sjöblom. Il en va souvent ainsi en matière de documents historiques : l'on est bien forcé de faire avec ce que l'on a...

Le traducteur, quant à lui, me paraît avoir forcé un peu sur l'ambiance « samizdat » et dans sa conviction que de tels documents, en 1974, auraient connu en Belgique une véritable censure. Il est certes exact que ceux qui s'aventurent sur les eaux troubles et ensanglantée du Congo léopoldien ne doivent pas s'attendre à une carrière académique illuminée par la bienveillance des autorités. Mais c'est le sort commun de ceux qui se risquent hors des sentiers battus et rebattus par l'historiographie dominante.

Tant l'original « *Vit man i swart land* » que la traduction n'ont, à ce qu'il semble, jamais été édités autrement qu'à compte d'auteur et, en ce qui concerne le français, sous forme ronéotypée.

Bonne lecture !

Guy De Boeck  
Le dimanche 10 mars 2013



*A Ikoko, où vécut E.V. Sjöblom*

S V Ä R D    A r v i d

E. V.    S J Ö B L O M

M I S S I O N N A I R E        S U E D O I S

A U

C O N G O   D E S   M A I N S   C O U P E E S

1892 - 1903

Stockholm    1942

Titre original : Vit man i svart land

Traduction (avec extraits du Journal de Sjöblom) du  
suédois et préface par

J a c q u e s        M A C A U

CHEZ LE TRADUCTEUR

Grindvägen 20 B

S - 76100 NORRTÄLJE Suède

- 1 9 7 4 -

P R E F A C E

Les atrocités commises par les agents de l'Etat Indépendant du Congo et leurs larbins nègres sont déroulées dans ce livre avec tellement de contondance qu'il serait par trop sorbonnesque d'épiloguer...

Ainsi, bien longtemps avant Gide, Sjöblom dénonçait au monde l'inhumain et inique traitement infligé, à une époque, aux noirs équatoriaux par les colonisateurs blancs et leurs acolytes indigènes.

L'original suédois comporte pas mal de tirades homéliques, d'épanchements bondieusards, de lapalissades et truismes, de descriptions pseudo-poétiques de paysages etc. qui surchargent et édulcorent l'atroce et accablante fresque du domaine privé de Léopold II sans rien apporter à l'historien. Nous les avons résolûment supprimés afin de ne pas interrompre le récit historique proprement dit. Les points de suspension entre parenthèses rappellent qu'une coupure a été pratiquée.

L'idée de cette traduction nous a été suggérée au hasard d'une visite à la Bibliothèque Nationale, en février 1973, par un historien qui a consacré 15 ans de sa vie (?) au mijotage d'une thèse sur le Congo. Ce personnage déplorait vivement que le livre de Svärd ne fût point traduit dans une langue véhiculaire accessible à lui-même et aux autres historiens non-scandinaves. Voici maintenant son vœu exaucé.

Je dédie cette traduction, en premier lieu, à mon camarade et ami zaïrois, le maître en histoire Thomas MUNAYI, grâce à qui le Congo est devenu pour moi autre chose qu'une tache sur la carte.

En deuxième lieu, je la dédie à un bon collègue de l'Institut d'Histoire des Pays d'Outre-Mer de l'Université de Provence : M I E G E, Jean-Louis, victime d'un accident aussi grotesque que tragique. Un jour de clair printemps provençal de l'an 1973, comme il s'appuyait sur la feuillure de la portière de sa Fiat aguerrie, cette portière, projetée par un mistral ce jour-là particulièrement

violent et désinvolte, lui sectionna un doigt. Jean-Louis, impuissant, ne put que jeter au vent des imprécations furieuses. Il en oublia même d'employer ses chers imparfaits du subjonctif, c'est dire ! Hélas, autant en emporte le vent.

Je suis sûr que mon bon collègue ne manquera pas d'apprécier et de savourer le côté incisif du présent ouvrage.

La mésaventure de Jean-Louis Miège le fait légitimement cousiner, au niveau de l'Histoire, avec un autre amputé, le président et général mexicain Santa Ana, qui perdit une jambe au cours d'une action de guerre. Il la fit enterrer et lui fit rendre un culte officiel. Il prit du goût aux amputations puisqu'il fit ensuite amputer le Mexique de la moitié de son territoire. Cette jambe enterrée de Santa Ana aurait dû donner des idées aux corps constitués d'Aix en Provence rapport au doigt de J.L. Miège.

Disons tout d'abord sans ambages que l'Université de Provence a perdu une magnifique occasion d'affirmer sa vocation humaniste, philosophique et historique en ne rendant pas hommage à un membre dont elle se trouvait douloureusement privée, ne fût-ce que partiellement.

Quant à la ville d'Aix, chacun sait qu'elle voue un culte pieux au petit président Thiers, qui a sa rue et sa place, voire son lycée. Il n'est pas jusqu'à la bibliothèque Méjanès, fière de ses tables de lecture datant de la Restauration, et encore en service, qui n'ait son souvenir thiérois. Une plaque commémorative en cuivre décore la table où le futur ministre, président, boucher et fossoyeur de la Commune de Paris, venait puiser le Savoir. Pourquoi Thiers et pas J.L. Miège ? Serait-ce trop demander à la généreuse municipalité d'en faire encastrier une à l'endroit précis où le professeur Miège fut entamé, en service commandé, par le criminel mistral, sur le rempart universitaire ? A défaut, il conviendrait de procéder à une souscription pour l'achat d'une plaque et d'une grille protectrice du théâtre de l'accident, lequel, assez vite, deviendrait un haut-lieu touristique de la bonne ville d'Aix.

Pour coiffer le tout, dans quelques générations, un étudiant de

l'Université de Provence composerait une thèse sur ses effets économiques, sociaux et culturels pour Aix et la région, avec analyse des sources, étude critique et soutenance à brio.

Nous n'en dirons pas davantage là-dessus afin de ne pas trop mâcher la besogne de ce futur chercheur méritoire. La méthodique étude imagologique de cette préface ainsi que le petit article consacré au personnage dans le Who is Who in France lui fera déjà faire un petit bout de chemin.

Nous élargirons ces prolégomènes par un exposé des conditions de production de cet ouvrage.

Le ronéotage à compte de traducteur nous a permis d'enfoncer les barrages dressés un peu partout. Les éditeurs privés ne veulent pas publier des ouvrages comme celui de Svård parce qu'ils n'y réalisent pas de grassouillets bénéfiques. Les instituts universitaires bien intentionnés, tels l'IHPOM d'Aix, sont misérablement démunis de moyens financiers et de main d'oeuvre.

Ne parlons pas des Instituts officiels belges, qui ne tiennent pas à diffuser certains faits gênants....

Au Zaïre, les départements d'histoire et de sciences religieuses de l'Université Nationale auraient pu publier cet ouvrage mais ils sont encore très largement tenus par des professeurs belges et ces messieurs veulent, entre autres, affubler le texte accablant de Svård d'un 'appareil critique'. Autrement dit, ils veulent noyer le poisson, dédouaner les autorités belges de l'E.I.C. en laissant entendre que, au fond, les crimes ne furent pas si atroces que ça, qu'il y avait des circonstances atténuantes etc. Tout cela pour donner de la Belgique une certaine image de marque....à des fins de good-will débouchant sur des avantages économiques et commerciaux. Car le Zaïre est riche et, comme tel, on veut le truan-der, le gruger. Officiels et entreprises belges tâchent de passer pour de gentils tontons à qui les Zaïrois devraient avoir de la reconnaissance. Quand on ne recourt pas au mensonge tout cru, on manipule une certaine 'objectivité' en vue de frelater, d'édulcorer l'histoire, ainsi rendue 'apolitique' pour mieux servir des intérêts discrets mais solidement enkystés.

Ces manoeuvres pour étouffer l'ouvrage de Svård ont échoué. Elles

at eu pour résultat que de nous inciter à lui apporter un  
atif, sous forme d'extraits du Journal intime de Sjöblom.  
Lecteur européen, tu es le plus grand bénéficiaire de cet  
rage car nous savons que sa lecture va te plonger dans les  
ames voluptueux de l'indignation morale.

Pour toi, lecteur zafrois, l'histoire de la colo ne saurait  
e un jeu d'escapisme ni un simple blason culturel.

Il y a des crimes qu'il ne faut pas oublier car l'oubli, c'est  
pardon et le pardon recrée les conditions qui permettent au  
me de renaître et de régner à nouveau en maître. Pour pouvoir  
tir et dire : " Jamais plus ça", pour mener à bien la lutte  
endrée par une telle résolution, il faut n'avoir pas oublié  
s forfaits des assassins et tortionnaires, des donneurs d'ordres  
des exécutants.

Ne nous semble-t-il pas entendre le murmure de Nicolás Guillén  
ns "Allá lejos..." ?

(...) Pero ocurrió  
que un día nos vimos como los niños cuando se hacen  
hombres  
y se enteran de que aquel honorable tío que los  
sentaba en sus rodillas  
estuvo en presidio por falsificador.  
Un día supimos  
lo peor (...)  
Cómo y por qué  
nos llenaron el azúcar de estiércol.  
Cómo y por qué  
cegaron su propio pueblo y le arrancaron la lengua.  
Cómo y por qué  
no es fácil que éste nos vea y divulgue nuestra  
simple verdad  
Cómo y por qué.  
Venimos de allá lejos, de allá lejos.  
Un día supimos todo eso.  
Nuestra memoria fija sus recuerdos.  
Hemos crecido, simplemente.

Hemos crecido, pero no olvidamos.

C'est à dire, en français :

Mais il arriva  
qu'un jour nous nous vîmes comme les enfants quand ils  
se font hommes  
et apprennent que ce tonton honorable qui les tenait sur  
ses genoux

fut envoyé au bain comme faussaire.

Un jour nous sûmes

le pire (...)

Comment et pourquoi

ils nous remplirent le sucre de fumier.

Comment et pourquoi

ils aveuglèrent leur propre peuple et lui arrachèrent la  
langue.

Comment et pourquoi

il n'est pas facile que ce peuple nous voie et divulgue  
notre simple vérité.

Comment et pourquoi.

Nous venons de là-bas, de très loin.

Un jour nous sûmes tout cela.

Notre mémoire fixe ses souvenirs.

Nous avons grandi, simplement.

Nous avons grandi mais nous n'oublions pas.

Aix-en-Provence, 4 juin 1973

Jacques Macau

REMARQUES LIMINAIRES INDISPENSABLES

(....) Ce livre ne vise qu'à tracer les traits principaux de la figure et de l'oeuvre d'un homme dans le cadre du milieu où il a vécu et besogné. Certaines périodes de sa vie ne sont traitées que par quelques lignes ou quelques pages afin de ménager l'espace pour l'essentiel (...)

Parfois, les documents m'ont submergé mais il fallait se limiter (...)

J'exprime ici ma reconnaissance à Madame Ebonne Sjöblom qui a gracieusement mis à la disposition de l'auteur des lettres particulièrement précieuses, des coupures de journaux, des photos etc.

(...) L'importance historique de Sjöblom est double. Il fut au Congo le premier missionnaire de la Communauté Baptiste de Suède (Svenska Baptistsamfundet) et son plus grand stimulateur de la mission. Après sa mort sous le brasier de la fièvre équatoriale, sa mémoire devint la "noire conscience" des baptistes suédois (...)

Dix-sept ans passèrent avant que les premiers postes missionnaires des baptistes suédois ne s'élèvent au Congo.

C'est là le premier volet de son oeuvre et il ne fut pas sans importance. Grâce à lui, il passa dans l'histoire de sa communauté, de son pays et des missions africaines. Mais le second volet eut une ampleur encore supérieure. Sjöblom atteignit les dimensions d'une figure historique. "Son cri poussé d'Afrique a résonné jusques aux trônes des rois". Ses paroles se répandirent dans le monde sur les ailes des journaux. Sa personne occupa la rampe du débat public en Angleterre et en Scandinavie (...) Son oeuvre fut bénie par les noirs et maudite par leurs tortionnaires blancs. Sa mémoire entra dans les annales, celles de la mission et celles de l'humanité. Lorsque les historiens futurs écriront la sombre saga de l'affrontement du Blanc et du Noir en Afrique, on y trouvera le nom de Sjöblom, auréolé de la lumière de la Rédemption (...)

Nous avons donné pour titre à ce livre Vit man i svart land (Homme blanc en pays noir) car il couvre doublement son contenu. Pour le pays noir, l'homme blanc a constitué le plus haut bienfait et la plus profonde malédiction. Le blanc est allé en pays noir avec

l'Évangile, tel Sjöblom. Il y a aussi fait irruption avec le feu et la violence : " Quand on voit un homme blanc, on découvre derrière lui une mitrailleuse". Contre ces énergumènes blancs, Sjöblom s'est dressé au risque de sa liberté et de sa vie pour protéger les noirs (...)

La figure et l'oeuvre de Sjöblom possèdent plus d'actualité que jamais, à un moment où la race blanche saccage son héritage dans le monde afro-asiatique et se déchire. Maintenant, les noirs, les non-blancs en général, peuvent chanter cette chanson du prince Guillaume de Suède :

" Les cruels blancs  
sont là devant  
et leurs obus fulminent.  
Si calme notre vacarme,  
bénignes nos pauvres armes  
broyées sous leurs machines !  
Par les canons ils servent Dieu,  
pleins de furie et de haine.  
A-côté de ces monstres pieux,  
nos tueries sont fredaines. "

Celui qui veut comprendre bien ce livre doit le lire sous les reflets rouges de l'incendie mondial qui dévore dans ses flammes de vieux empires coloniaux, tandis que les nuages d'étincelles, en violentes cascades, montent dans le ciel vespéral de notre ère.

Tureberg (banlieue de Stockholm), le 28

mai 1942

LA TOMBE SISE PRES DU LAC SAUVAGE

I

(...) Un monticule de sable recouvert par la végétation et entouré d'un grillage rouillé de poulailler accroché à des pieux pourrissants. Rien d'autre. Voici donc la tombe à l'ombre des palmiers, sur laquelle on a prononcé tant de poétiques paroles en Suède (...) Ce fut donc ici, près d'Ikoko, sur les bords du lac Ntumba, que fut inhumée la dépouille de E.V. Sjöblom, premier missionnaire des baptistes suédois au Congo. (...) Le lac Ntumba est le Maelar et le Vaettern du Congo et pourtant aucun d'entre eux. Il a son genre à lui, à la fois charmant et capricieux. Il y a un moment, il était lisse comme un miroir. Le voici maintenant fouetté par une tempête déchaînée. Peut-être cela est-il dû au fait qu'il est situé juste sous l'équateur et qu'il est une sorte de barrage de sécurité pour le trop-plein du Congo, là où celui-ci décrit son grand coude vers le sud.

II

Depuis un quart de siècle, Ikoko a été abandonné par les blancs en tant que poste missionnaire. Son site est trop bas et, par là, insalubre. La mission est installée à Ntondo, sur une hauteur saine située sur la rive méridionale du lac. Sans doute en est-il comme il y a 23 ans : un missionnaire visite Ikoko un dimanche par mois. Alors, la paroisse communique; on met de l'ordre dans ses affaires; les paroissiens ont l'occasion de consulter le pasteur blanc. Entre les visites, un pasteur noir s'occupe de la cure et officie. Ikoko est un village chrétien. Chaque matin, au lever du soleil, la cloche de l'église appelle à la prière. Routes et chemins s'emplissent de gens qui se hâtent vers le temple du Seigneur afin d'y commencer la journée par la prière, l'écoute de la Parole et les chants de louanges. Quand la journée est terminée, la cloche sonne pour annoncer le chant du soir.

Mais il n'y a pas longtemps, pas beaucoup de décennies, qu'il en est ainsi. Dans le vieux bâtiment de la mission, j'ai écouté, le souffle coupé, les récits du vieux Joseph Clark sur les débuts. Il vint

ici sur le petit vapeur de la mission, sauvé in extremis des mains des cannibales dans un village de la rive opposée du lac. Et les hommes d'Ikoko avaient dit, apprit-il par la suite : " Nous les accueillerons amicalement pour les tuer après ". Mais l'un des plus influents du village avait déclaré : " Si vous voulez les tuer, vous devrez passer sur mon cadavre ". Cet homme, nous le vîmes souvent, ma femme et moi, le matin, qui passait devant la mission pour se rendre à la plage. C'était alors un vieillard, grand, maigre et noble. Il avait sauvé les missionnaires de l'assassinat. Il resta païen. (...). Lorsque Clark bâtit la maison, des cannibales portant le javelot sur l'épaule rôdaient autour de lui et de ses aides. Ils ne savaient point à quel moment ils recevraient cinq pouces de fer entre les omoplates (...).

Et maintenant ? Tout avait changé. Les fils des cannibales affluaient chaque jour à l'église afin d'y louer le Seigneur et d'écouter l'enseignement de sa parole. Ils avaient appris un travail honnête; ils étaient vêtus et propres; ils savaient lire et écrire ; beaucoup d'entre eux savaient se servir d'outils. Des blancs venaient à Ikoko acheter des planches, des meubles etc. C'était un village bouillonnant de vie et surtout marqué d'un esprit nouveau. (...)

### III

Un jour, je me trouvais devant les logements des missionnaires de Ikoko tandis que les gens se pressaient autour de l'administrateur du territoire et de son épouse, qui venaient de se marier. Madame venait de quitter son comptoir de magasin d'une grande ville. Elle était gaie et vive, un peu coquette, peut-être un tantinet perdue dans ce nouvel entourage. Son mari se tenait sous la véranda, percevait les impôts et réglait les différends. Un nègre âgé s'avança vers Madame. Il était 'civilisé', vêtu d'un manteau kaki et d'un casque colonial, propre, beau à voir, content et enjoué. Il la salua et ils se serrèrent la main par-dessus les barrières de couleur et de langues. En effet, aucun ne savait s'exprimer dans la langue de l'autre. Je manquai peut-être de tact mais je ne pus me taire :

- Madame, vous avez là un ancien cannibale.

Elle tressaillit; son visage se raidit et elle fit un geste comme si

elle voulait laver sa main.

Cet individu avait dit, une fois, que le plat le plus délicieux qu'il connût était la cervelle humaine assaisonnée au sel du pays des blancs. Maintenant, il nierait, bien sûr, cette déclaration mais avant ....

Lorsque les premiers missionnaires arrivèrent sur les rives du lac Ntumba, les habitants du pays étaient cannibales. (Ces missionnaires étaient les époux Clark, avec qui Sjöblom collaborera plus tard à Ikoko) Une histoire courait qui disait qu'un officier colonial, envoyé pour reconnaître le pays, avait été assassiné peu avant leur venue. Sur ces entrefaites, le chef d'un gros village était mort et ses gens se vantaient de ses pompeuses funérailles : sa dépouille mortelle avait été placée sur celle d'un blanc et couverte par les cadavres des soldats de ce dernier ! Voilà une garde du corps pour un roi, lorsqu'il ferait son entrée dans la demeure des morts ! Comme ses ancêtres défunts écarquilleraient les yeux en le voyant s'avancer avec une telle suite !

Il existe une autre version des événements : le blanc aurait été mangé et ses soldats auraient partagé son terrible sort. Le village où on dit que cela eut lieu (...) fut sur le point de devenir le théâtre d'un nouveau festin cannibalesque célébré sur la personne d'un autre blanc.

Les époux Clark et leurs aides indigènes du Bas-Congo s'avançaient dans le lac sur le vapeur de la mission (...) Ils accostèrent sur la plage située en-bas de la raide pente. Les gens affluèrent, Clark descendit à terre; les sauvages formèrent autour de lui un cercle menaçant et le poussèrent vers le village. Madame Clark suivait avec horreur le jeu de vie et de mort qui se déroulait autour de son mari. Elle eut alors un éclair de génie : après avoir dit un mot au machiniste, elle souleva à bout de bras son petit bébé. Quelqu'un aperçut cette vision insolite : un enfant blanc. Un mot se propagea à-travers la presse et le tohu-bohu. Tous les regards se tournèrent vers le bateau. Les sauvages, oubliant leur victime, fixaient, ébahis, le petit bout d'homme blanc. Lestement, Clark se faufila hors du cercle mortel et bondit à bord du bateau (...) qui s'enfonça dans le lac à toute vitesse. Sortant alors de leur ébahissement, les sauvages empignèrent leurs arcs et une volée de flèches s'abattit sur le

bateau mais il était trop tard : la proie leur avait glissé entre les mains.

(...) En 1919, vingt-cinq ans après environ, Clark était en pleine activité au poste de Ntondo, à quelques dizaines de kilomètres de là. Il n'y avait plus de mangeurs d'hommes dans les villages environnant le lac. Il ne faut pourtant pas croire que le cannibalisme était extirpé des tribus du fin fond de l'intérieur. La rumeur publique disait qu'il existait encore car le cannibalisme avait de profondes racines. Plusieurs années après, on disait que la chair humaine se vendait en secret dans la capitale même de la colonie.

Il est probable que ces tribus auraient défendu leur abominable vice avec les mots des Bataques de Sumatra, à qui un missionnaire le reprochait :

- Les coutumes ne sont pas les mêmes. Vous mangez les poules; nous mangeons les gens. A chacun son plaisir !

Ils ne prenaient pas la chose plus au sérieux que cela, jusqu'à la pénétration de l'Évangile qui, comme dans le pays Ntumba, renouvela leur vie.

## LE FLEUVE ET LE PAYS

### I

(...) Le capitaine portugais Diego CAO ou Cam planta, en 1484, un 'padrao' ou pilier de pierre, en signe de possession, sur le promontoire situé au sud de l'embouchure du Congo, qu'aucun Blanc n'avait vue avant lui. Il l'appela le Cap Padrao. Les Hollandais le démolirent au 17:e siècle mais, en 1887, le baron suédois H. von SCHWERIN en retrouva les débris.

Dans son état-major du navire, Diego Cao comptait un patricien nurembergeois, l'astronome Martin BEHAIM qui, huit ans plus tard, construisit un globe terrestre où il donnait au cours d'eau, récemment découvert, de l'intérieur mystérieux de l'Afrique le nom de Río de Padron (Fleuve du pilier) en mémoire de ce premier pilier.

Autrement, les Portugais l'appelèrent Zaïre, déformation des mots indigènes Nzari, Nzadi, Niadi, qui signifient fleuve. Par le moyen d'une ambassade, Cao se mit en rapport avec le grand chef qui régnait sur le pays, le MANI-KONGO, c.à.d. le Sire du Congo. Les Portugais firent sur lui une bonne impression. Il fit emmener par eux quelques jeunes hommes au Portugal et demanda qu'on lui envoie des prêtres qui enseigneraient à lui-même et à son peuple la religion des blancs. Le roi de Portugal arma une grande expédition de missionnaires ouvriers et colons qui, le 29 mars 1491, débarqua au Congo.

Les indigènes se laissèrent rapidement christianiser et portuguiser. Des églises s'élevèrent; le roi fut baptisé et prit le nom de Dom Joao I<sup>er</sup>, soit Sa Majesté Jean Premier. Son épouse prit celui de Doña Leonora. Les Portugais distribuèrent les titres à profusion et les nègres en étaient sans doute aussi charmés que de tout autre clinquant. Les chefs s'appelèrent duc de Bamba, marquis de Pembe, comte de Sonho etc. Le roi institua un ordre de chevalerie. Aussi tard qu'en 1857, le représentant des traditions royales au Congo Portugais (Angola) nomma un certain professeur Adolphe Bastina 'Caballero del Orden de Christi'.

Cette christianisation accélérée n'atteignit jamais les profondeurs de l'âme populaire ni probablement les masses du pays. Au fil des ans, on envoya de nouveaux missionnaires mais sans effet. Un père

jésuite contemporain de nous, Van Wing, reconnaît que, par endroits, cinquante ans après le début de la mission, il ne restait aucune trace des églises. Il compare toute la mission catholique qui a eu lieu de la fin du 15:e siècle au 19:e à une averse tropicale qui s'est abattue sur le sol mais sans jamais s'y infiltrer.

Un missionnaire protestant qui, au 19:e siècle, alla dans les régions où la civilisation portugaise s'était répandue, déclarait que la seule trace qu'il en vit était que les indigènes savaient l'art de distiller l'eau-de-vie dans un canon de fusil.

L'Etat du Congo, vassal des Portugais, ne comprenait que le pays côtier et certaines parties de l'intérieur de l'Angola. Ses maîtres tâchaient d'exploiter les richesses du pays, entre autres, ses minerais. De 1764 à 1772, des miniers suédois y furent, paraît-il, appelés pour améliorer le travail des mines mais ils ne tardèrent pas à succomber au climat. La traite négrière fut florissante pendant les "siècles portugais" du Bas-Congo. Même les prêtres catholiques pensaient que les Blancs avaient le droit de disposer du corps des noirs même si, pour leur âme, ils étaient responsables devant Dieu. Le dernier bateau négrier des parages du Congo fut capturé par les Anglais peu avant 1870. On raconte à ce sujet qu'une canonnière anglaise aperçut près de Boma un navire suspect. Il n'y avait aucun esclave à bord mais le capitaine anglais trouvait qu'il y avait là quelque-chose d'insolite. Une perquisition permit de découvrir que le négrier, à la vue du navire de surveillance, avait noyé les 70 esclaves enchaînés.

## II

En dépit de toutes les tentatives faites par les Blancs de pénétrer dans l'arrière-pays en suivant le cours du Congo, il leur était encore inconnu au milieu du 19:e siècle. Aucun blanc n'avait remonté le fleuve au-delà de la puissante barrière appelée maintenant Monts de Cristal. Mais l'Afrique avait éveillé l'attention, surtout grâce aux voyages réalisés par David Livingstone dans le sud et dans le pays des lacs, à l'est.

En 1877 arriva l'explorateur anglais Henri Stanley, qui partait en Afrique pour la première fois comme correspondant d'un journal américain,

avec mission de trouver Livingstone. Il venait par l'est, vers le Haut-Congo. Il découvrit un fleuve qui s'avéra ensuite être un affluent du Congo. Sous des peines et dangers incroyables, lui et ses hommes avancèrent jusqu'à atteindre le fleuve principal, dont ils suivirent le cours jusqu'à la grande étendue d'eau qui portera plus tard son nom : la Stanley Pool. Durant leur voyage intrépide, ils pouvaient parfois entendre les cannibales qui, sur les berges, criaient : " Viande, viande ! Maintenant nous aurons de la viande ". Il s'ouvrit un passage à-travers les pirogues de guerre sous le crépitement de la fusillade tandis qu'une grêle de flèches s'abattait autour de lui et de ses hommes.

Pendant mon séjour au Congo, un missionnaire américain de Tschumbiri me dit qu'il connaissait un villageois qui se souvenait du voyage de Stanley, pendant une partie duquel il avait servi de rameur. A Tschumbiri, Stanley bivouaqua pour que ses hommes se restaurent. Les chefs de tribu délibérèrent et décidèrent de les tuer. Stanley sentit que quelque-chose se tramait. Comme il emmenait un canon à tir rapide, il le mit en position et offrit aux indigènes le plaisir unique de voir tirer le grand fusil. Un coup détonna qui cassa un arbre. Les chefs nègres prirent peur et laissèrent les étrangers poursuivre en paix leur voyage. Il parvint à KINTAMBO, l'actuelle Léopoldville, sur le lac qui sera la Stanley Pool, contourna les rapides du Congo et déboucha enfin sur l'Atlantique.

On a dit de cette équipée qu'elle n'a pas son pareil dans l'histoire des grandes découvertes. Elle avait relié les points que ses prédécesseurs avaient explorés.

Ainsi les noms de Diego Cao et d'Henri Stanley marquent les deux grandes époques de l'histoire du Congo. Quatre siècles les séparaient. Le premier avait découvert l'embouchure du Congo, le deuxième son cours.

### III

Grâce à l'expédition de Stanley, l'intérêt de tout le monde blanc se porta sur les pays riverains du Congo et de ses affluents. De jeunes aventuriers européens se hâtèrent d'aller y chercher l'or, la fortune et l'honneur. Des capitalistes éminents et prévoyants

investirent de grosses sommes dans des entreprises qui allaient extraire et exploiter les richesses des territoires récemment reconnus.

Pour sa part, de 1860 à 1890, la communauté chrétienne vécut son époque missionnaire peut-être la plus merveilleuse. Toutes les portes s'ouvraient à elle. Une vague de zèle la secoua et l'arracha à la somnolence et à la mollesse. La merveilleuse oeuvre de Livingstone et sa mort à genoux et en prière pour le peuple élu de son coeur attira sur l'Afrique l'attention de la communauté chrétienne. Après les explorations de Stanley, la chrétienté sentit que le Congo était un héritage de mission que lui laissait Livingstone.

(...) Dès l'année qui suivit le retour de Stanley (1878), le premier missionnaire, l'anglais Henri CRAVEN, partait pour le Congo.

Cet intérêt se communiqua aussi à la chrétienté de Suède. En 1878, J. LAGERSTRÖM, professeur à l'école des prédicateurs de l'Association suédoise des Missions, allait à Londres pour y étudier les langues. Il y fit connaissance de la mission qui soutenait Craven et ramena en Suède, dans sa communauté, cet intérêt missionnaire qui venait de s'éveiller en lui.

L'Association suédoise des Missions décida l'envoi de missionnaires au Congo. Le premier Suédois qui partit ainsi fut ENGVALL. C'était en 1881.

En Suède aussi, les descriptions poignantes de la misère de l'intérieur de l'Afrique animèrent les chrétiens de toutes les sectes. Un séminariste du Béthel, E.W. SJÖBLÖM, qui sentait depuis longtemps la vocation d'aller vers les païens (...) fut accepté comme missionnaire au Congo de la Communauté Baptiste de Suède. Le 5 oct. 1892, lui et son condisciple J. E. Lindberg se séparaient. L'un partait au Congo, l'autre en Chine.

#### DE BISKOPSKULLA A LONDRES

Le 1er nov. 1885 entrait au service de l'Association missionnaire de Stockholm "le frère Edouard Guillaume Eriksson, jeune et vigoureux garçon de Biskopskulla", province d'Uplandie. Il serait visiteur de foyers et propagateur de livres. Sa rémunération était de "15 Couronnes par mois plus traités religieux gratuits". De concert avec le

secrétaire, il devrait visiter les endroits les plus sombres et y porter témoignage du Christ. Il apparut bientôt qu'Eriksson était "une personne apte à ce travail".

Eriksson, qui changea par la suite son nom en SJÖBLOM, "avait commencé à Jérusalem" : au printemps de 1883, ce jeune de 20 ans avait trouvé la rémission de ses péchés et la paix. Peu après, il ouvrit une école du dimanche dans sa région natale. Deux ans plus tard, sa sphère d'action s'élargit à "la Judée et la Samarie" : il parcourt l'Uplanie et la Vestmannie, témoignant de son Sauveur. En certains endroits, il est bien reçu; en d'autres, il est en butte aux railleries et aux insultes; parfois on le jette dehors avec pertes et fracas. Il suivait alors la parole de Jésus : expulsé d'une ferme, il visitait la suivante (...)

La besogne qu'il accomplit dans sa "Judée et Samarie" fut une bonne préparation à l'oeuvre qu'il réaliserait "à l'extrême bout du monde". (...) A l'automne 1887, Sjöblom entra au séminaire du Béthel.

Le jeune homme était plein d'énergie et d'activité. Il était habitué à la rude et vaillante besogne. Sa maison paternelle était pauvre. "Les connaissances qu'il acquit dans son enfance furent extrêmement minces mais, dans son rude foyer, il grandit pour devenir un jeune homme sain et fort pour qui le travail et l'effort étaient un plaisir". (...) Selon Sjöblom, lui et ses frères et soeurs passèrent "sans soucis leur enfance dans un foyer heureux et paisible". Dès l'âge de 13 ans, le petit Edouard dut partir gagner sa vie, premier de la fratrie à le faire (...)

Au séminaire du Béthel, il dut s'accrocher aux bancs de l'école, ce qui ne lui était pas facile au début mais, pour lui, les difficultés n'existaient que pour être vaincues. On raconte qu'une fois, malade de la grippe, il déambulait dans sa chambre en conjugant les verbes hébreux. Lorsque la fièvre l'abattait trop, il se couchait un petit moment puis, chancelant, il rassemblait ses forces et revenait à la charge sur les verbes (...) Cela était dans le style des missionnaires d'alors. D'un pionnier de l'Association Baptiste de Suède au Congo, dans les années 1880, on raconte que, pendant ses études à l'Ecole des Missions, il avait coutume de se piquer avec des aiguilles afin de s'habituer ainsi à la douleur physique. Il valait

mieux être préparé à tout quand on se rendait dans le pays des sauvages et des fauves (...)

En 1888, année qui suivit l'entrée de Sjöblom au séminaire du Béthel, le martyr et fondateur de mission HUDSON TAYLOR était venu en Suède avec son fils, le docteur HOWARD TAYLOR. Pendant son séjour, il avait, entre autres, parlé aux séminaristes du Béthel. Son message enflamma le coeur de ces jeunes gens. Sjöblom dit que, pendant plusieurs années, il s'était senti poussé à aller vers les païens mais que son désir de se rendre en Afrique devint particulièrement violent au cours de ses deux dernières années au séminaire. Certes des obstacles se dressaient sur sa route (...) mais, en 1891, la Conférence Baptiste de Suède, à l'unanimité, décida d'envoyer Sjöblom au Congo. Il se vit alors comme "déjà sacrifié pour les millions d'Africains mourants". Pendant l'été, il fit le tour des communautés suédoises, réunissant près de 2000 Couronnes au profit de la mission.

En octobre 1891, Sjöblom partait à Londres pour y poursuivre ses études. Il pensait travailler dans le Bas-Congo, à Banza Mantéka, poste de la mission baptiste américaine. Mais durant son séjour à Londres, il rencontra le docteur GRATTAN GUINNESS, Anglais directeur de missions, qui avait envoyé des ouvriers de Dieu aux tribus sauvages du pays Balolo, dans le Haut-Congo. Il s'intéressa au jeune Suédois et l'engagea à venir à son école, Harley College, où il pourrait suivre l'enseignement médical et étudier le lukunda, langue parlée des Balolos.

Sjöblom demanda l'avis des baptistes suédois et, à la Conférence de 1892, il fut décidé qu'ils commenceraient leur oeuvre au Congo en collaboration avec la Congo Balolo Mission.

Le 24 juin 1892 eut lieu au Harley College une réunion d'adieux où 30 jeunes missionnaires prirent congé avant de partir qui en Chine, qui en Inde, qui en Afrique.

EN ROUTE VERS LA MISSION DE SA VIE

I

- Quel changement la civilisation n'a-t-elle pas amené dans l'apparence, dans l'expression faciale de ces nègres, disait un voyageur blanc assis à la table du missionnaire RICHARDS, à Banza Mantéka. Il était fortement impressionné par ce qu'il y avait vu.

- Ce n'est pas la civilisation, c'est l'Évangile qui en est la cause. Le changement ne concerne pas seulement l'extérieur, il touche essentiellement le cœur (...).

Le malheur s'était acharné sur Richards. Anéanti, il se tient devant le cercueil d'une épouse chérie, après seulement un an et demi de mariage. La maladie et la faiblesse s'emparent de lui à intervalles réguliers. Il rentre en Angleterre. Quand il repart pour le Congo, il emmène une nouvelle compagne : elle meurt pendant le voyage après trois semaines de mariage. Une nouvelle maladie le traîne aux portes de la mort et il ne revient que lentement chez les vivants. La détresse le courbe mais elle ne l'écrase pas. Son âme s'emplit d'une faim dévorante d'âmes, qui lui ôtait parfois "le repos de la nuit et la force du corps". (...)

Lui-même raconte :

- (...) Le peuple endurci et nonchalant se réveilla. Je les vis se regarder et chuchoter. Les voisins se rencontraient. D'abord ce fut l'étonnement, l'intérêt palpitant et bientôt la conviction et la honte, les larmes de repentir .... Bientôt je fus assailli de partout par la question : " Que dois-je faire pour gagner mon salut ? " Toute la région était en émoi. Les gens venaient brûler leurs idoles. Ils affluaient en foule au poste. La chapelle devint trop petite; nous dûmes tenir nos réunions en plein-air. Je prêchais deux fois par jour. Une année, je fis 700 prêches... J'étais seul la majeure partie du temps et parfois si occupé que je n'avais pas le temps de manger. Du matin au soir, je m'occupais des inquiets et des malades. Le magnifique résultat est que Banza Mantéka n'est plus une zone païenne.

- Les voleurs (et tout le monde est voleur au Congo) devinrent

honnêtes. Les menteurs (et tout le monde est menteur au Congo) devinrent dignes de foi. Ces nouveaux-convertis souffrirent avec joie la persécution à cause de leur foi. Certains furent chassés de leur village; d'autres furent fouettés ".

Un jour de juillet 1892, Sjöblom était chez un des missionnaires de Banza Mantéka, écoutant le récit de l'éveil religieux (...). Ce dernier avait alors perdu de son élan mais les évangélistes indigènes prêchaient avec esprit et force (...)

A quoi pensait Sjöblom lorsque, en route pour la Stanley Pool, il était l'hôte du poste de Banza Mantéka, foyer d'éveil religieux du Bas-Congo ? (...) L'ombre de la crainte d'avoir commis une erreur couvrit-elle son âme en cette soirée de juillet 1892 ? Rien dans son Journal intime ne nous fonde à le supposer.

## II

Le voyage qui le mena de la côte au pays Balolo fut long. Il se fit en deux étapes. D'abord, en caravane, jusqu'à la Stanley Pool. De là, on remonta le Congo en bateau à vapeur (....) Le nouvel arrivé découvrit à la fois la cruauté et la beauté de l'Afrique.

Un cadavre puant était couché sur le chemin. "Qu'est-ce que la vie d'un homme ?", soupire Sjöblom.

Il voulait prendre un bain rafraîchissant dans une rivière mais n'osa pas car, récemment, un blanc qui s'y lavait les mains, avait été happé par un crocodile.

Un de ses camarades a sa première crise de fièvre et la caravane doit s'arrêter jusqu'à ce qu'il reprenne des forces.

Au poste de Tschumbiri, il entendit raconter que, quelque temps auparavant, sept personnes avaient été sacrifiées à la mort d'une femme (...)

Le 19 oct. 1892, le vapeur accosta sur la plage du poste de WANGATA. C'est là qu'il allait se mettre au travail. Pour le moment, deux missionnaires seulement s'y trouvaient : les époux BANKS. Ils avaient le meilleur jardin que Sjöblom eût jamais vu au Congo. On y voyait des fruits de diverses espèces; le café y poussait bien et les caféiers portaient déjà leur deuxième récolte. Mais surtout, une paroisse chrétienne se formait à Wangata. Sjöblom écouta les chants et les

prières et il confesse : " D'un oeil nostalgique je regardai l'avenir dans l'espoir et le désir que le jour vînt bientôt où notre communauté baptiste de Suède posséderait un poste missionnaire florissant ". Il ne se doutait point qu'il faudrait attendre 28 ans soit 17 ans après sa mort.

La minceur de la limite entre la vie et la mort en pays de fièvres lui fut bientôt rappelée. Un officier de passage rapporte la mort d'un missionnaire nommé Scarnell, emporté par l'hématurie ou fièvre à pisse noire.

Dix jours après parvient encore une nouvelle de décès. Cette fois, c'est une certaine Madame Todd qui est morte.

Un mois plus tard, ils apprennent une lamentable histoire : les indigènes avaient assailli un poste missionnaire, l'avaient brûlé et pillé, blessant la femme du missionnaire, qui était morte quelques jours après.

C'est sous l'ombre de cette triple tragédie qu'il célèbre son premier Noël au Congo.

La veille de Noël, il reçut une visite aussi inattendue que malvenue : celle des magnans, fourmis itinérantes qui se déplacent par millions et sont le comité d'hygiène des tropiques. Elles emportent tout ce qui se trouve sur leur passage. Il dut contenir leur assaut par le feu d'abord dans son logis, ensuite dans la bergerie du poste, où on gardait moutons et chèvres. Cette nuit-là fut plutôt blanche.

### III

Au début de 1893, il entreprit un voyage qui lui fit remonter le cours du Congo. Il pensait trouver un champ convenable pour la future mission baptiste suédoise dans le pays. A cette occasion, il eut accès aux sombres secrets de l'Afrique. Il rencontra des cannibales dans les villages où le bateau accostait pour quelques heures ou toute la nuit. Il vit les effets de la superstition païenne : un jour, à la terreur des gens qui l'entouraient, il avança la main vers un fétiche et le toucha. Tous le fixaient d'un visage horrifié car ils attendaient qu'il tombât raide mort. Comme cela ne se produisit point, ils crurent probablement qu'il avait dans sa poche

un fétiche encore plus puissant. Il fut le témoin de scènes d'ivrognerie et d'avilissement. Hommes et femmes se pressaient autour des calebasses.

Par contre, il se laissa charmer par la vie abondante et bouillonnante des forêts ainsi que par leur grandiose magnificence. Et il soupirait : " Ô, généreuse nature de l'Afrique, pourquoi accueilles-tu l'étranger par tes miasmes toxiques aussi bien que par ta beauté ? Veux-tu montrer par là que les deux vont de pair dans le pays du péché ? Pourquoi prépares-tu tant de tombes aux messagers qui désirent montrer à ton peuple le chemin d'un pays plus splendide que celui que nous trouvons sur la terre ? Cependant, tu fais reposer leurs restes à l'ombre des palmiers". Aucun poste missionnaire des baptistes suédois ne fut jamais fondé dans la contrée où Sjöblom se rendait maintenant.

Ce voyage ouvrit aussi ses yeux sur une autre face de la misère des nègres du Congo, outre celle qui provenait des abominations du paganisme. C'est alors qu'il fut pour la première fois témoin des cruautés commises par les blancs sur les noirs. Ce sera en luttant contre elles qu'il réalisera son apostolat.

Bouleversé, le jeune missionnaire vit le capitaine fouetter un jeune garçon qui s'était enfui, précisément à cause des mauvais traitements qu'il lui avait infligés auparavant.

Après sa capture, le capitaine le fit attacher tout près de la chaudière à vapeur, où il étouffa presque de chaleur. Puis, on l'emmena dans un autre endroit du pont et le capitaine allait souvent lui montrer la chicote (fouet en peau d'hippopotame) afin de le faire souffrir. Toute la journée, il le tint dans la terreur. Enfin, le moment de son supplice arriva. Sjöblom compta 60 coups de chicote, outre les coups de pied à la tête et dans le dos. Ce bourreau blanc souriait de plaisir sadique à la vue du dos sanguinolent de sa victime. Le jeune garçon se tordait comme un ver et les blancs lui décochaient des coups de pied chaque fois qu'ils passaient à-côté de lui. "Je dus assister à tout cela sans rien dire", écrit le missionnaire.

Au déjeuner suivant, ces messieurs blancs se vantèrent de leurs exploits. L'un parla d'un collègue qui avait fouetté à mort trois de ses hommes. Un autre déclara : " Le meilleur d'entre eux vaut tout

juste d'être égorgé comme un cochon ". Pour Sjöblom, qui pensait que "le plus méchant n'est pas assez mauvais pour ne pas obtenir son salut", c'était un supplice que d'être en compagnie de ces gredins blancs. Pas étonnant qu'il se soit senti réconforté lorsqu'un consul américain monta à bord et qu'il put s'entretenir avec lui. C'était un "gentelman catholique, poli et humain".

Si Sjöblom dut se taire cette fois-là, il parla haut par la suite. L'écrivain anglais E.D. MOREL lui rend cet hommage : " Durant de nombreuses années, il n'y eut qu'un missionnaire au Congo, un seul, à oser demander publiquement raison aux agents de Léopold en Afrique et à ce roi lui-même en Europe. Cet homme, dont l'âme était enflammée de colère passionnée par les choses atroces qu'il avait vues de ses propres yeux, était suédois. Il s'appelait Sjöblom. En ces commencements, il apparaît comme une figure apostolique ".

Le belge Jules RAMBAUD certifie : " Sjöblom fut à cette époque le seul missionnaire qui en appela à l'opinion générale".

Le danois SÖRENSEN nous raconte que Sjöblom se rendit quelques années plus tard à Londres "avec une santé ruinée et accablé par les choses horribles qu'il avait vues et vainement tenté de prévenir " et que "l'opinion publique se mit en branle et l'affaire fut enfin soumise au Parlement ".

Dans la lutte pour ses chers noirs contre leurs bourreaux et oppresseurs blancs, le jeune paysan d'Uplanie devint une figure historique dont la grandeur aurait été plus généreusement mesurée si, au lieu d'être suédois, il eût appartenu à une nation plus puissante. Ce fut pourtant lui qui fut le pionnier et ouvrit la voie aux autres.

Par son travail au Congo, ses lettres à la presse suédoise et étrangère, ses conférences, il déclencha, aidé de quelques camarades, l'avalanche qui obligea le roi Léopold à instaurer dans sa principauté personnelle (qu'il avait fait appeler Etat Indépendant du Congo) un nouveau régime, avant de la céder à l'Etat et au peuple belges.

Ce dernier événement eut lieu un an ou deux avant que la mort ne ravisse Léopold pour le faire comparaître devant le Seigneur et Juge de la vie.

Avant de relater le chapitre le plus important de l'oeuvre de

Sjöblom, nous mentionnerons que, dès 1893, il quitta la Congo Balolo Mission, qu'il jugeait trop accommodante, pour passer à la Mission baptiste américaine, en vertu de ses principes baptistes stricts. C'est dans ses postes qu'il oeuvrera le reste de sa vie au Congo pour mourir à l'un d'eux : IKOKO, où il repose.

## S A N G   E T   C A O U T C H O U C

### I

En 1936, le docteur suédois Gunnar Agge, exerçant en Abyssinie, déclara dans un discours : " La vieille loi des semailles et de la récolte, qui régit toute la vie, n'est pas caduque. La race blanche a reçu beaucoup, énormément, mais qu'a-t-elle donné en échange ? La misère de l'opium, l'eau-de-vie à flots, les maladies, les armes et instruments de destruction de plus en plus efficaces et meurtriers, l'esclavage des nègres d'Amérique, l'extermination des Indiens et de nombreux autres peuples, l'exploitation économique allant jusqu'au pillage. Voilà les terribles semailles. Maintenant, la plante pousse et le fruit mûrit. La ligne d'affrontement des blancs et des peuples de couleur se creuse de plus en plus....Malheur à l'Europe, malheur surtout aux puissances coloniales, le jour où le front, dans sa longueur colossale, sera constitué entièrement et où le rideau se lèvera pour un drame d'une ampleur et d'une intensité encore jamais vues sur la terre ". (....)

En 1942, les nuages de fumée s'élèvent en Afrique de la guerre entre les Blancs. Mais on sent la fermentation dans les masses africaines. Le jour des comptes approche....La dette à payer est lourde. L'histoire de la colonisation et le récit du traitement des gens de couleur par les Blancs sont une chronique amère, sombre et sanglante.

Cela vaut pour tous les pays d'outre-mer et nous l'illustrerons par quelques exemples.

Dans les années 1890, la Chine essuya une dure défaite contre le Japon. L'Angleterre, l'Allemagne, la France et la Russie profitèrent

de l'impuissance du 'Trône du Dragon'. Elles obligèrent le gouvernement impérial à leur donner à bail des ports. Il dut leur concéder l'autorisation de construire des chemins de fer à-travers le territoire chinois et d'extraire du minerai de son sol. Il s'ensuivit une violente explosion nationale contre les étrangers : la révolte des Boxers, qui donna un exutoire aux passions des couches profondes du peuple. Des centaines de missionnaires et des milliers de Chrétiens, sans doute aussi d'autres innocents, furent emportés par la tornade. L'impératrice veuve, despotique et réactionnaire, s'empara de tout le pouvoir : les Boxers reçurent le soutien du gouvernement. Alors, les grandes puissances européennes ainsi que les Etats-Unis et le Japon envoyèrent des troupes en Chine. Elles prirent Péking. Le gouvernement prit la fuite et dut entamer des pourparlers de paix. "Après des mises à sac complètes et diverses expéditions punitives, ces puissances acceptèrent de faire la paix, signée en sept. 1901".

Expéditions punitives dont nous parle un Américain qui suivit de près les armées étrangères ....

- Le fleuve charriait les cadavres vers la mer. Certains avaient les yeux grand-ouverts, d'autres la cervelle qui s'écoulait et les cavités oculaires vides. Sur chaque cadavre flottait un nuage dense de mouches. Plus haut tournoyaient les charognards mais ils boudaient ces cadavres car ils avaient fait ripaille sur la berge et, de ce fait, étaient repus.

- Nous vîmes des enfants qui jouaient dans l'eau pestilente, à quelques mètres des cadavres en putréfaction de leurs parents, frères et soeurs. Des torrents de sang avaient arrosé la terre brûlée par le soleil, humidifié l'air sec et s'étaient mélangés à l'eau visqueuse du fleuve.

- Regardez, dit un Chinois en montrant les cadavres qui jonchaient le sol. Dans le fleuve, il y en a encore davantage. Les Russes tuent tous les Chinois qui leur tombent sous la main. Ils nous abattent tous indifféremment.

- Le fleuve est silencieux mais que ne pourrait-il raconter ? Il coule à-travers un paysage marécageux, rempli de cadavres pourrissants. C'est l'Ameldama, un champ de sang.

- Dans les villages en ruines, on voit les cadavres de femmes,

enfants et vieillards mutilés. Dans la ville de T., le flot de sang s'écoulait dans les caniveaux. Parfois, il m'était impossible de suivre mon chemin sans souiller mes chaussures de sang humain. Il n'y avait que peu de boutiques, maisons et cours sans cadavres ni mares de sang noirissant. Ceux avec qui je parlais le matin pouvaient être morts avant le coucher du soleil. La soif du sang rendait les soldats fous; le plus insignifiant freluquet, le gamin le plus méprisable avait un pouvoir sans bornes sur la vie de l'indigène le plus cultivé; il suffisait pour cela qu'il eût l'heur d'avoir vu le jour en Europe ou au Japon. Ces hommes traitaient les Chinois comme les Romains traitaient les Chrétiens au temps de Néron.

- Dans la maison d'un homme riche se dressait un cercueil. Il contenait le corps de trois jeunes filles que des officiers français avaient d'abord violées, ensuite embrochées et enfin fourrées dans la bière. D'autres femmes furent violées à mort. Certaines, terrifiées par les soldats blancs, couraient vers les fleuves et s'y noyaient volontairement. On racontait aussi que des femmes s'étaient réfugiées au poste de la mission et que les soldats 'chrétiens' concupiscent longeaient les murs comme des charognards lorgnant les charognes.

Certes ce rapporteur déclare qu'il ne lui était jamais parvenu que des soldats anglophones ou germanophones eussent commis de semblables crimes; il rend aussi hommage aux Japonais. Mais un directeur suédois des missions, qui visita la Chine dans les années 1920, rapporte qu'avant la révolte il avait admiré à Péking un merveilleux monument de marbre d'une blancheur éclatante, dressé à la mémoire d'un saint tibétain et qui comportait des images sculptées de sa vie. Ce rêve de blancheur fut grossièrement vandalisé par les Anglais, lors de leur entrée à Péking en 1900. Les sculptures furent brutalement massacrées. Des trésors irremplaçables de beauté se perdirent ainsi. On a peine à croire que des soldats qui profanaient barbaquement le marbre aient ensuite épargné les humains.

Par ailleurs, l'histoire coloniale de l'Angleterre et de l'Allemagne est suffisamment flétrie par le sang et les ténèbres. Si la conduite de leurs soldats au cours des expéditions punitives qui suivirent la révolte des Boxers en 1900 fut un peu moins atroce que celle de leurs alliés français et russes, cela ne change pas grand-chose.

Que dire de la guerre de l'opium ? Le gouvernement chinois avait interdit l'introduction de ce poison du peuple. Les marchands anglais,

qui voyaient dans l'opium une affaire extrêmement lucrative, firent pression sur lui. Il refusa obstinément de laisser ses sujets acheter le mort pour remplir les coffres des étrangers. Alors l'Angleterre frappa, vainquit la Chine et prit Hong-Kong. (...)

L'histoire de la colonisation est écrite dans la violence et la cruauté. Les Espagnols attachaient les Indiens et lançaient sur eux limiers et mâtins. Les colons d'Australie, dont les premiers furent des forçats déportés, faisaient des battues d'aborigènes, qu'ils tiraient comme des perdrix ou des antilopes. En 1876 mourut le dernier indigène tasmanien, après que la population eût été systématiquement exterminée. Dans les îles du Pacifique, on vendait de l'eau-de-vie empoisonnée et des biscuits saupoudrés d'arsenic. Un capitaine de navire faisant le transport du bois de santal pouvait exterminer toute la population d'une île afin de dénicher une cargaison de bois de charpente. "Il n'y a pas un seul écran de santal qui n'ait coûté du sang". Un de ces individus se vanta devant le missionnaire John Paton d'avoir débarqué sur une île des varioleux afin d'en liquider la population. Il y réussit dans la proportion des deux-tiers !

Des marchands d'esclaves pouvaient débarquer dans une île, se faire passer pour missionnaires, réunir les gens et commencer "l'office divin" avant de sauter sur leurs victimes et les ravir. "On doit constater que les peuples civilisés, qu'ils soient Espagnols, Portugais, Hollandais, Anglais, Français et Allemands ont traité les peuples primitifs avec la même cruauté. La façon inhumaine et assassine dont les Européens ont mené leurs guerres contre les indigènes a dépassé largement les forfaits de ces derniers".

## II

(...) Il est difficile de trouver dans l'histoire un chapitre plus sombre que celui de l'esclavage. Les témoignages nous en sont parvenus des peuples vendeurs et des peuples acheteurs d'esclaves. Mentionnons le poète anglais John MASEFIELD et ses livres sur Ned mort et vivant, deux des œuvres les plus affreuses et les plus abjectes que l'on puisse trouver. A-côté d'elles, la Case de l'Oncle Tom est une plaisante lecture de vacances (...)

L'esclavage fut aboli par étapes : en 1820 dans les colonies anglaises, en 1865 aux Etats-Unis, en 1888 au Brésil. Longtemps la traite négrière continua secrètement, amenant des esclaves d'Afrique

en Arabie. Livingstone fut l'artisan de son démantèlement total et final. Certes des esclaves passent encore en contrebande mais ce n'est plus qu'un petit résidu illégal et mystérieux qui subsista en Mer Rouge.

Mais l'esclavage africain persista sous d'autres formes et modalités. Il devint travail forcé pour l'Etat ou pour des sociétés à concession d'Etat. Sous l'effet des descriptions faites par Stanley du continent noir, le roi Léopold II de Belgique s'y intéressa. C'était un financier chevronné qui avait du flair pour les marchés nouveaux. Il se mit en rapport avec Stanley, qui revint en Afrique et, avec l'argent de Léopold, créa ce qui par la suite portera le nom d'Etat Indépendant du Congo. Cela se passait dans les années 1870-1890, pendant la foire d'empoigne aux territoires africains.

Au Congrès de Berlin, patronné par Bismarck, qui eut lieu en 1885-86, les intérêts divergents des puissances s'affrontèrent. Léopold, souverain d'un petit pays, faisant marcher ses "alliances dynastiques jusqu'à l'extrême", obtint que les grandes puissances reconnaissent son Etat africain (...). L'Acte de Berlin comportait une série de dispositions fort humanitaires concernant l'extirpation de l'esclavage, la protection de la population indigène etc. Peut-être la plupart des signataires furent-ils sincères mais, comme l'écrit un historien contemporain, Bo Enander, "il y en eut un, en tout cas, qui devait considérer avec un certain cynisme ces dispositions : Léopold lui-même".

En fait, le Congo était donné en pâture à un grand capitalisme pillard. "On peut caractériser sans exagération la période 1892-1908 de l'histoire du Congo comme celle où l'exploitation et la succion la plus basse constituèrent la politique de l'administration de l'Etat".

Par un système de sociétés concessionnaires, Léopold livra ses sujets africains au bon plaisir d'un grand capital assoiffé de profit, et cela en contraste brutal avec les "déclarations emphatiques qu'il prononçait contre la traite négrière au nom du christianisme et de l'humanité".

Ce système concessionnaire et les méthodes appliquées dans le "domaine privé" du roi aboutirent à ce que nous connaissons sous le nom d'atrocités du Congo, crimes qui "étaient entièrement comparables aux forfaits commis dans les colonies allemandes d'Afrique".

Evidemment, les agents de Léopold et des sociétés n'avaient pas

reçu ouvertement l'ordre de faire violence aux indigènes mais l'Etat léopoldien, énorme entreprise de négoce et d'affaires, reposait sur un système de rabais et d'abattements fiscaux et douaniers dont l'importance augmentait avec la quantité des produits rassemblés. La personne qui y entrait se vendait corps et âme. Le travail était atroce et dangereux : maladies, bêtes de proie, serpents, sauvages étaient à l'affût du blanc. Celui qui n'avait pas de scrupules de conscience haussait les épaules en disant : " Ici, il s'agit de faire vite un peu d'argent, beaucoup de préférence. Si on sort vivant de cette jungle effervescente, on aura bien besoin de quelques sous pour repartir sur un nouveau pied dans son pays ".

Le climat extraordinairement éprouvant pour les nerfs et le moral, la fréquentation de camarades endurcis, l'abus de l'alcool et la solitude lourde (Voilà ma femme, disait un jour un Norvégien cultivé, de haute naissance, à l'auteur de ces lignes, en levant son verre) brisèrent facilement la résistance de la conscience morale.

### III

Léopold voulait des dividendes sur le capital qu'il avait investi et il en eut. Ses agents exigeaient une succulente contrepartie aux risques qu'ils couraient. Ce fut la population congolaise qui dut verser tous ces tributs en corvées et en sang. Tous les noirs furent forcés de s'enfoncer dans la forêt pour recueillir le caoutchouc, construire des routes ou procurer des aliments aux blancs et aux soldats noirs.

Ceux qui ne pouvaient déposer aux postes de ramassage une quantité déterminée de caoutchouc, livrer suffisamment de victuailles, et ceux qui manifestaient de la réticence au travail étaient maltraités, mutilés ou fusillés.

Il y a 15 ans environ, sur une plaine située à quelques kilomètres du poste missionnaire de Semendua, en pays Basakata, se dressait encore un vieil arbre desséché. Tout près, au temps du caoutchouc, l'Etat possédait un dépôt collecteur. Les nègres me dirent :

- Ceux qui n'en apportaient pas assez étaient mis contre cet arbre et fusillés. Le père de Moyo fut l'un d'entre eux.

Moyo était un ouvrier du poste missionnaire. Mon cuisinier me parla de son enfance, des villageois qui fuyaient dans les bois afin d'échapper à la cruauté des Blancs.

Il est clair que, parmi les agents blancs, c'était un amusement goûté que de couper les mains aux noirs afin de leur mettre la terreur

terreur au ventre. Est-il besoin de dire que l'on n'est pas en droit d'incriminer le peuple belge pour ce qui s'est passé au Congo dans la décade 1890-1900 ? Le pays n'étant pas une colonie belge. Ce n'est que quelque temps avant la mort de Léopold que le parlement de Belgique, après bien des hésitations, décida d'accepter l'offre qu'on lui faisait d'administrer la colonie. Depuis, elle a été gouvernée suivant des principes très humains. Les rois Albert II et Léopold III ont montré, en paroles et en actes, qu'ils étaient sincères dans leur volonté d'administrer le Congo suivant un esprit nouveau. Le peuple belge ne porte pas la responsabilité de la politique de Léopold et des crimes auxquels elle a conduit. Tout cela fut violemment critiqué au parlement belge mais, le Congo étant propriété privée du roi, que pouvait-il faire ?

Par ailleurs, Léopold procura beaucoup d'opprobre au trône de Belgique, non seulement par les atrocités du Congo mais aussi par ses scandaleux démêlés avec ses filles et sa vie privée ouvertement débauchée.

#### IV

Quel genre d'hommes furent ceux qui s'embauchèrent dans l'administration et l'armée de l'Etat Indépendant du Congo ? La plupart appartenaient à l'une des catégories ci-dessous :

1) Racaille internationale, canaille ramassée d'un peu partout, ratés, pauvres bougres dévoyés, individus forcés de s'exiler dans la périphérie de la vie; aventuriers dotés d'un appétit de vie si dévorant qu'ils ne pouvaient se permettre le luxe d'une conscience. Ils trouvèrent là-bas un milieu où ils avaient les coudées franches.

2) Honnêtes comptables, artisans et sous-officiers qui rêvaient en toute innocence d'émotions et de fortune dans le légendaire pays équatorial récemment découvert; individus qui, dans une navrante ignorance de la réalité, s'embarquèrent à pieds-joints dans une entreprise qui ressemblait de très près à l'enfer terrestre. Il arriva que, après quelque temps de service, ayant à moitié perdu la raison, certains allèrent quêter le secours moral d'un missionnaire. Que pouvait faire ce dernier ? Alors, ils n'en pouvaient plus. Une balle dans la tête mettait fin à une vie qui, en Europe, eût été respectable et irréprochable.

Ils ne s'étaient point douté qu'ils allaient plonger dans un "tourbillon d'injustice, de cruauté et de passions humaines toutes nues". Un écrivain anglais dit que toute personne qui a étudié toute cette histoire rejette la faute non sur de tels malheureux agents mais

sur le système auquel ils se sont vendus par ignorance et bêtise. Ces pitoyables outils méritaient souvent la compassion.

3) Hommes de caractère, conscience et droiture. Ils élevèrent de véhémentes protestations et en subirent les conséquences. Certains disparurent. Or, il était facile de déclarer que X...avait été tué par un hippopotame...D'autres furent congédiés. D'autres encore assurèrent à leur retour que jamais plus ils n'y reviendraient. Parmi les fonctionnaires et officiers qui protestèrent, plusieurs étaient Italiens. Par la suite, le gouvernement italien promulga l'interdiction formelle aux officiers de son armée de s'engager dans la milice de l'Etat Indépendant du Congo.

La responsabilité la plus lourde incombe aux et retombe sur les hommes qui étaient les forces agissantes du système : créateurs de l'Etat, actionnaires détacheurs de coupons, gouverneurs.

Un gouverneur-général écrit : " Là où les indigènes refusent obstinément de travailler, vous êtes tenus de les forcer à l'obéissance par la prise d'otages ".

Un haut fonctionnaire à un subalterne : " J'ai l'honneur de vous faire savoir que, à partir du 1er janvier 1899, vous devez livrer 4.000 kg de caoutchouc par mois. A cette fin, je vous donne carte blanche. Vous avez donc deux mois pour préparer vos administrés. Allez-y doucement d'abord mais, s'ils s'obstinent à ne pas se plier à l'autorité de l'Etat, usez de la force des armes ".

Un autre : " Il est clair que la population de Ig. est une mauvaise engeance....Nous devons faire appel à la force contre eux. Il faut les soumettre totalement ou les exterminer tous ".

L'Etat Indépendant traitait les indigènes comme des serfs. Il occupait leurs biens, leur terre, leur temps, leur corps, leur vie. " On a réintroduit la traite négrière afin que le roi Léopold et vingt familles riches de Belgique s'en mettent plein les poches ".

Emile VANDERVELDE, dirigeant ouvrier belge, s'écria : " Je lui dis, au roi, que cet argent, ces profits, ces présents proviennent de la féroce exploitation de tout un peuple ".

A la tribune européenne et américaine, la direction de l'Etat du Congo jurait qu'elle avait extirpé le trafic de l'alcool et l'esclavage. En réalité, "si le nègre n'achetait plus d'alcool, c'est qu'il était devenu trop pauvre pour cela ".

Un fonctionnaire de l'Etat éclaire la question de la traite par le témoignage suivant : " La route caravanière reliant Kasongo et le lac Tanganyika est jonchée des corps de porteurs tombés à la corvée,

exécration comme au temps des chasses aux esclaves effectuées par les Arabes. Les porteurs, exténués et mal nourris, tombent par centaines. La puanteur de leurs cadavres en décomposition emplit la contrée. Nous l'appelons le parfum de Manyéma ".

Les chiffres suivants donneront une idée des conséquences du système. Au moment où Stanley le traversa, en 1885, un territoire avait en tout 80.000 habitants. En 1890, ce chiffre était tombé à 50.000. En 1893, il n'était plus que de 5000 !

Une région qui, en 1887, avait environ 5000 habitants, en comptait moins de 600 en 1903.

Dans son rapport au gouvernement anglais, le consul Casement dit que la population riveraine du lac Ntumba avait diminué de 60 à 70 %. Pour ce qui est du village d'Ikoko, où était situé le poste missionnaire du même nom, les pertes démographiques qu'il souffrit en huit ans ressortent brutalement du fait que la population passa, dans cet intervalle de temps, de 5000 à 1.200 personnes.

## V

Nous avons précédemment relaté l'occasion où Sjöblom fut d'abord témoin du traitement cruel infligé aux noirs. Ce n'était que le début des affreuses cruautés qu'il vit par la suite. "Nous avançons en louvoyant entre de belles îles, nous tenant le plus près possible de la rive afin d'éviter le fort courant contraire. De temps à autre, ma contemplation de la beauté du paysage était perturbée. En effet, nous croisons ou dépassons des cadavres qui flottaient sur le fleuve. Comme il leur manquait la main droite, on reconnaissait qu'ils y avaient été jetés par les soldats de l'Etat Indépendant ".

Un jour, Sjöblom se trouvait dans un village, où il était venu prêcher l'Evangile. Les habitants, plusieurs centaines de personnes, rentraient de la forêt, où ils avaient récolté du caoutchouc. Soudain un soldat se précipita, empoigna et attacha un vieillard, après quoi il dit à Sjöblom : " Je vais tuer cet homme parce qu'il ne fournit pas de caoutchouc ".

- Bien que cela ne me regarde pas et que je n'aie aucun droit de t'en empêcher, je souhaiterais que tu ne le fasses pas maintenant car ces gens se sont réunis pour écouter la parole de Dieu.

- Si nous ne tuons pas ceux qui ne fournissent pas de caoutchouc, les officiers de l'Etat nous fusillent. Plutôt que de mourir nous-mêmes, nous abattons les autres ".

Sur ces mots, il s'élança, sous les yeux de Sjöblom, comme un tigre sur le vieillard,

le traina de côté quelques mètres, lui colla la gueule du fusil sur la tempe et lui brûla la tête d'une balle. Ensuite, il tourna l'arme vers les gens rassemblés qui, bien entendu, s'éclipsèrent comme des fétus au vent. Ensuite il ordonna à un garçon de 9 ans de couper la main du mort, qu'il ramènerait au commissaire avec d'autres "trophées" identiques de la civilisation.

Sjöblom, qui se trouvait à quelques mètres de la victime, entendit ses râles d'agonie et vit au clair de lune un filet de sang couler de la tête traversée de part en part.

Toute la population d'un village s'était enfuie dans le désespoir et, dans deux villages voisins, les soldats avaient fait des victimes, à en juger par le nombre de mains coupées.

Sjöblom réussit à rassembler un village, à qui il prêcha tandis qu'ils écoutaient avidement. Quant il eut terminé, il entendit des coups de fusil et, à-côté de lui, gisait une nouvelle victime des soldats.

- "Dans un district peuplé, les indigènes devaient fournir 1000 paniers de caoutchouc. Comme plusieurs autres districts sont à l'entour, on peut se faire une idée de l'énormité des quantités de caoutchouc réunies par le moyen du travail forcé. Si seulement le monde civilisé savait que des centaines et des milliers de gens sont massacrés et assassinés, que des villages sont rasés, que les indigènes qui sont encore vivants traînent leur existence dans le pire esclavage, je suis certain qu'il ne voudrait point des produits fabriqués avec ce caoutchouc, dont on peut dire qu'il est trempé dans les larmes et le sang de ces enfants de la nature, qu'il coûte des milliers de vies et de propriétés ainsi que les biens et la liberté des vivants".

L'atroce trafic des mains coupées fut une des plus noires horreurs de ce récit d'épouvante des forfaits des Blancs. Une fois, j'entendis dire qu'il y eut des Blancs qui emportèrent en Europe des mains séchées de nègres qui leur servaient de bourre-pipes.

Un missionnaire du lac Ntumba me raconta qu'un jour, le missionnaire Clark vit la barque du commissaire de district traverser le golfe et mettre le cap sur la plage de la mission. Clark descendit saluer son 'frère de race'. Celui-ci avait deux paniers dans la barque.

- Qu'est-ce que vous avez là-dedans ?

- Ça ne vous regarde pas.

Mais Clark regarda ce qu'il y avait dans les paniers. Ils étaient

pleins de mains coupées !

En 1919, dans la région du lac Itumba, je vis un homme dont on avait coupé les deux mains à l'époque du caoutchouc. Il était à l'honneur du gouvernement colonial belge de verser une petite indemnité à cette victime des atrocités d'un régime précédent.

Face aux horreurs qu'il voyait, Sjöblom s'écria une fois : " Je ne puis m'empêcher de penser que le prince des ténèbres en personne, sous le masque de la civilisation, semble se déchaîner contre ces enfants de la nature ".

Les Blancs jalonnaient leur pénétration au Congo des bornes de la tyrannie.

## VI

Sjöblom avait vu l'Etat Indépendant "se transformer en Etat esclavagiste". Les indigènes fuyaient dans la forêt ou au Congo Français, après avoir traversé le fleuve. La nuit, la faim les ramenait sur leurs champs de culture et les soldats, postés à l'affût, les abattaient comme du gros gibier. "Outre cela, j'ai vu, au cours de mes déplacements, 45 villages entièrement brûlés ". D'autres l'étaient en partie et vingt-huit étaient abandonnés. Tel était le constat de ses voyages. De son poste missionnaire, Bolenge, sur la rive du Congo, il pouvait rapporter : " J'ai souvent vu les soldats passer ici avec des mains coupées fumées, probablement comptées parmi les trophées de la civilisation ".

Un soldat étala dix-huit mains sur le sol et s'emporta contre une femme : " Tu en as pris une ". Ce pauvre être angoissé tremblait; elle avait sans doute voulu sauver la main d'une personne aimée. Elle ne dut son salut qu'à la présence du missionnaire.

Les vagues et le courant emportaient, en les balançant, les cadavres vers l'aval.

Si l'on se déplaçait en canot, on trouvait des corps à la dérive. D'autres bordaient les pistes et tous avaient les mains coupées.

Un jour qu'il passait une rivière à gué, Sjöblom aperçut des mains accrochées aux branches d'un arbre qui s'abaissaient jusqu'à la surface de l'eau. Un soldat remarqua à quel point Sjöblom était secoué par cette vision et dit : " Oh, ce n'est rien d'important. Il y a deux jours, j'ai apporté d'un village 160 mains au blanc que vous voyez. Comme d'habitude, il m'a commandé de les jeter dans la rivière. Et le Blanc en question détaillait complaisamment les quantités de noirs qu'il avait fait tuer ! Tels étaient ces messieurs.

Sjöblom vit aussi des mains suspendues au-dessus du feu pour être

séchées à la fumée.

Ces grands moyens s'avéraient parfois insuffisants et un soldat de se plaindre : " Regardez, si peu de caoutchouc et deux mains seulement ".

Là, le commissaire prend livraison de l'impôt prélevé, des paniers remplis de victuailles, de caoutchouc et de mains. Il hoche la tête, enchanté :

- Malamo ! (Excellent). Jetez les mains dans le fleuve ".

Un jour, Sjöblom est révolté par la vue d'une scène atroce : une femme tuée et, sur sa poitrine, un enfant.

Les soldats qui exécutaient la basse besogne du bourreau étaient dans une situation malaisée. Alors que le trafic des mains coupées ne se faisait plus en plein jour, un soldat dit à Sjöblom :

- Le commissaire nous donne un ordre double. D'abord, en présence d'indigènes qui vont récolter le caoutchouc et trouver des victuailles, il nous enjoint de ne plus tuer personne sous aucun prétexte. Si nous tuons quelqu'un, nous le payerons de notre vie. Mais ensuite, il nous prend en particulier et nous ordonne secrètement : " S'ils ne fournissent pas la quantité fixée, fusillez-les mais ne m'apportez plus les mains coupées comme vous le faisiez auparavant ".

C'était là le truc pratiqué par les officiers sanguinaires pour ne point être pris la main dans le sac. Si un Européen ami des hommes était témoin d'un assassinat, l'officier pouvait citer des témoins qui l'avaient entendu interdire à ses soldats de tirer. La faute et le châtement retombaient alors sur eux.

"Pour celui qui est capable d'assassiner par milliers les noirs fils de l'Afrique pour le seul "crime" de n'avoir pas pu fournir assez de travail forcé, une vie humaine ne vaut pas grand-chose".

Sjöblom ne se contenta pas de lamentations sur les forfaits qu'il voyait. Sa conscience lui enjoignait d'intervenir et il commença à écrire dans les journaux.

Un camarade animé des mêmes sentiments, le missionnaire Banks, le seconda énergiquement.

## VII

Dans une lettre envoyée en Angleterre, Banks raconte que des soldats passèrent un jour à-côté de lui, après avoir attaqué un village. "Comme je leur demandais combien de personnes ils avaient

tué, ils répondirent : " Cinquante, et nous avons fait vingt prisonniers ". Ils menèrent leurs prisonniers à-travers le domaine du poste missionnaire. Je comptai 16 femmes attachées l'une à l'autre par le cou avec juste assez d'espace entre elles pour leur permettre de marcher. Certaines portaient de petits enfants. L'une d'elles en avait deux, l'un sur le dos, l'autre dans ses bras. Quelques enfants les précédaient, eux aussi prisonniers ".

Banks alla sur place voir les ravages de la mort. " Sous un petit hangar gisait le cadavre d'un de mes'écoliers. J'enlevai les feuilles qui le recouvraient et vis que l'on avait coupé sa main droite. Je comptai en tout plus de vingt cadavres et tombes récemment comblées. Tous les cadavres avaient la main droite coupée ".

Les indigènes lui montrèrent les mains : " J'en comptai vingt-quatre. Ils me prièrent d'aller voir d'autres cadavres couchés dans la forêt et dont la main n'était pas encore coupée mais je n'en eus pas la force".

Pourquoi ce massacre ? Le blanc accusait les villageois d'avoir fourni du "mauvais caoutchouc". Ils furent condamnés à payer une amende de 10.000 barres de laiton. Ils firent remarquer que les grands sarments des arbres à caoutchouc ne donnaient plus de suc et que les petits en donnaient du moins bon. Que pouvaient-ils y faire ? Le blanc ne voulut rien savoir et exigea le versement de l'amende. Ils remirent 7000 barres de laiton mais il réclama 7000 barres de plus. Pendant qu'ils étaient en train de se les procurer, ses soldats les attaquèrent. Le lendemain, les survivants allèrent au poste du blanc, le suppliant de leur rendre leurs femmes et enfants. Il le leur accorda mais en réclamant à nouveau les 7000 barres de laiton. En outre, il leur imposa une redevance supplémentaire de 4000 barres parce qu'ils avaient mangé un éléphant tué qui aurait appartenu à quelqu'un d'autre. Evidemment, il leur enjoignit de continuer à récolter le caoutchouc.

Du caoutchouc, du caoutchouc et encore du caoutchouc ! On comprend sans difficulté l'horreur impliquée par ce mot pour le nègre du Congo. Pour lui, c'est la terreur du sang fumant. Elle se perpétuera chez ce peuple pendant plusieurs générations.

De nombreuses années après, et dans une région où les atrocités n'avaient pas eu les mêmes dimensions que dans le Haut-Congo, le pays Basakata, le bruit vint à courir que le gouvernement allait de nouveau exiger au peuple l'impôt du caoutchouc. Dans une inquiétude proche de l'angoisse, un nègre vint me demander si cela était vrai. La simple

pensée du retour de ces temps maudits emplissait d'horreur les indigènes. Chez eux, le mot caoutchouc n'était utilisé que dans les malédictions proférées contre quelqu'un.

En vérité, le caoutchouc du Congo fut au sens littéral le 'caoutchouc rouge'.

Sjöblom et Banks n'écrivirent point seulement en Europe et en Amérique ce qu'ils voyaient. Ils intervinrent là où ils se trouvaient pour défendre les noirs. Une fois, il s'agissait d'un chef de tribu injustement accusé. Une scène dramatique se joua entre les deux missionnaires et le commandant de la place.

- Aussi vrai que Dieu est vivant, tonna Banks, si vous faites ce que vous avez dit, je le ferai savoir à toute l'Europe.

- Je vais le faire pendre tout de suite.

- Non; vous n'agirez pas selon votre bon plaisir.

- Si; nous pensons faire ce qui nous plaît, même si vous étiez une vingtaine de missionnaires, anglais, français et allemands.

- Non; vous vous garderez bien de vous empêtrer de nouveau dans une affaire comme celle de Stokes.

- Si; nous la répèterons quand cela nous chantera.

Cette dure altercation dura une heure. Banks refusait de partir tant qu'il ne saurait point à quoi s'en tenir. Le commandant finit par dire que le procès aurait lieu le lendemain. Banks pourrait y assister mais il en interdisait l'accès à Sjööblom. Celui-ci rédigea sa déposition, qu'il confia à Banks. Quelques heures plus tard, on lui donna l'autorisation de participer aux débats du procès.

Après que Sjööblom eût fait sa déposition, le commandant s'écria : " Bula Matari est une puissance écrasante. Pour qui vous prenez-vous à vouloir vous mêler des affaires de l'Etat ? "

Banks demandait à être entendu. On le lui refusa mais il ne céda pas dans son exigence.

- J'ai le droit d'être entendu.

Les témoins produits par les missionnaires purent enfin parler mais le commandant les empêtra vite dans un contre-interrogatoire, contre lequel Banks s'éleva :

- Laissez parler le témoin !.....Non; veuillez lui laisser faire sa déposition !

Le juge fit retentir sa sonnette, referma le recueil des lois et sortit. Deux minutes plus tard, on emmenait le chef de tribu. Il fut condamné à trois ans de prison mais, sans la présence de Banks et de Sjööblom, la mort du chef sans défense était inéluctable.

Le commissaire avait un jour déclaré aux missionnaires :

- Si nous tuons tous les noirs, cela ne vous regarde pas. Plus tard, il leur écrivit une lettre ordurière où il les menaçait de faire les démarches pour qu'ils soient expulsés du pays. Quand ils se représentèrent, il éclata contre eux dans une violente colère et réitéra ses menaces.

Nous avons ici parlé de Banks. Sjöblom avait un autre camarade : Murphy, qui relata dans les journaux anglais Daily News et Manchester Guardian les forfaits dont il avait été le témoin.

### VIII

Ces intrépides missionnaires provoquaient de plus en plus le déplaisir du gouvernement de l'E.I.C. Sjöblom envoya un long article à la presse anglaise par un missionnaire qui rentrait. Il tomba sous les yeux du Dr. Guinness, le directeur des missions qui, en 1892, avait remarqué à Londres le jeune aspirant-missionnaire suédois. Guinness avait rendu visite au roi Léopold de Belgique et l'avait exhorté à intervenir, à mettre un frein aux brutalités et sauvageries commises par ses officiers et fonctionnaires parmi les noirs.

Il écrivit à Sjöblom qu'il pensait soumettre son article à Léopold. Si le roi ne procédait pas vite à des changements, lui et d'autres personnes influentes d'Angleterre feraient en sorte que toute cette sinistre affaire soit dévoilée au monde civilisé.

Les yeux des autorités congolaises se portaient de plus en plus sur Sjöblom. Elles envoyèrent un juge procéder à une enquête dans la région de Bolenge mais ce n'était là que supercherie. Il fallait un homme impartial et non un homme de main du gouvernement.

Plus tard, le gouverneur-général en personne s'y rendit et vint visiter le poste missionnaire. Puis Sjöblom et Banks furent convoqués au chef-lieu de la province. Ce fut Sjöblom qui parla, car c'était lui surtout qui était visé. Son Excellence fut très peu gracieuse et Sjöblom resta inflexible.

- Prenons le cas X... L'enquête montre qu'on a envoyé dans ce village quatre soldats dotés au total de 10 cartouches, dont ils rendirent sept. Comment pouvez-vous prétendre qu'ils ont tué par balle vingt personnes ?

- Votre Excellence, j'ai vu huit soldats armés d'un fusil et plusieurs autres sans cette arme passer devant mon poste. Quant ils ont tiré, j'ai compté au moins vingt décharges. Les soldats sont revenus à notre embarcadère et ils avaient mis devant le chef coutumier prisonnier un

panier rempli de mains coupées. Je suis prêt à fournir des preuves à ~~la~~ l'appui de mes allégations. Que Votre Excellence me fixe un jour.

- Je ne veux pas entendre de témoins !

- On m'a bien enjoint de présenter des preuves dans un cas au moins. Maintenant, je demande à en présenter dans tous les cas cités.

Une sombre note de menace perça dans la voix du gouverneur :

- Si vous vous entêtez à exiger une enquête, nous allons aussi examiner les plaintes à votre encontre. Le bruit court que vous incitez les indigènes à ne pas verser l'impôt du caoutchouc.

C'était là une accusation absurde mais dangereuse. Cela voulait dire sabotage de l'économie, crime contre la sûreté de l'Etat, rébellion. Elle était portée par le gouverneur-général, représentant lapuissance entière de l'Etat. Le grincement sourd des portes du cachot résonnait dans sa voix.

- Choisissez vous-même. Si vous exigez une enquête, nous étudierons cette accusation. Elle signifie cinq ans de prison.

- Je ne comprends pas comment vous pouvez retenir une accusation fondée sur un simple bruit.

- Ne saisis-tu pas, inséra son ami anglais d'un ton narquois, qu'ils peuvent aligner toute une ribambelle de faux-témoins qui jureront de la vérité de ce dont on t'accusera ? (...) Cinq ans de prison sous les tropiques, pour un Blanc, cela signifiait pratiquement la mort. D'ailleurs, on ne sait jamais; un homme disparaissait si facilement dans un pays sauvage sans loi. Si un jour la mer rendait ses morts... les jungles en fermentation dévoileraient leurs secrets sur les destins humains qu'elle a engloutis.

Quelques jours après cet interrogatoire, Sjöblom écrivait dans son Journal intime :

- Je me suis senti très découragé. Autant qu'on puisse comprendre, nous n'avons aucun adoucissement à espérer pour ces pauvres enfants de la nature opprimés. Mais Dieu règne !

Il rédigea un compte-rendu détaillé de cet entretien et l'envoya en deux exemplaires en Angleterre.

La menace pesait maintenant sur lui.

- Je ne crains pas la prison s'il plaît à Dieu de m'y laisser aller. Advienne que pourra, pourvu que Dieu soit glorifié et que ces malheureux soient arrachés à la misère et à l'oppression !

Il ajoute :

- Le gouverneur et les autres s'acharnent surtout contre moi parce qu'  
j'ai vu et dénoncé plus que tout autre.

Un fonctionnaire subalterne s'était un jour emporté contre lui en disant :

- Ça ne vous regarde pas si nous les tuons tous, les indigènes. Ensuite il avait menacé Sjöblom d'arrestation, d'abord de vive voix et après par écrit.

Que pouvait faire le missionnaire sans défense contre le gouverneur-général, sa puissance et son autorité ? Sans compter qu'il était couvert par le roi Léopold de Belgique. Qui l'emporterait du tyran ou du prêtre ?

Au cours d'une tournée, un groupe d'officiers avait bafoué les missionnaires, qu'ils traitèrent de femelettes peureuses, de pauvres bougres qui n'osaient pas empoigner un fusil pour affronter les noirs. Sjöblom rétorqua :

- Lequel est le lâche : celui qui rencontre les indigènes sous la protection d'armes à feu ou celui qui, sans armes, les aborde avec une Bible à la main ? Qu'est-ce qui demande le plus de courage ?

Sjöblom affrontait maintenant un ennemi plus dangereux que les sauvages et pourtant il ne plia pas. Il était prêt à faire courageusement face à tous les risques parce qu'il savait que "Dieu règne".

## IX

Une foule noire se tenait sur la berge et saluait de la main lorsque le bateau fluvial leva l'ancre :

- Homme de Dieu, ne reste pas longtemps chez tes nombreux amis. Reviens vite mais pas seul. Emmènes-en d'autres avec toi.

Ils prenaient ainsi congé de Sjöblom, qui entreprenait son voyage de retour en Suède. Il ne formait plus qu'un avec son travail et ses indigènes. Il avait vu ces derniers dans l'avilissement et l'oppression mais il avait découvert chez eux les débris de l'image divine détruite. Les reverrait-il jamais ?

Le premier tronçon du trajet fut comme un pieux voyage d'agrément. Le bateau l'emmena de mission en mission le long de l'énorme fleuve. Mais à partir du Stanley Pool, il lui fallut marcher sur la piste caravanière. La ligne du chemin de fer du Congo n'avait pas encore été posée ou plutôt elle n'existait que sur une partie de la longue distance séparant Matadi de Léopoldville. Les difficultés commencèrent.

Au poste missionnaire de Lukunga, Sjöblom, qui dut soigner deux collègues malades, Bain et Adams (...) attrapa la fièvre. Très affaibli, il parvint cependant à Mukimungu, poste de l'Association Missionnaire de Suède, où neuf missionnaires suédois étaient réunis.

Sjöblom eut de terribles crises de fièvre. Pendant les 15 jours qu'il fut à Mukimbungu, il fut trois fois à deux doigts de la mort. Les missionnaires invoquaient Dieu pour lui et il écrira :

" ....Je ressentais la certitude que Dieu me réservait encore un peu de besogne sur terre....C'est en grande partie grâce à l'amour et au dévouement des amis suédois de Mukimbungu que ma vie fut conservée pour le Congo mourant ".

Lorsque se produisit la défervescence, Sjöblom les entendit parler des victoires de Dieu dans le Bas-Congo. Alors, ses pensées se reportèrent au champ du Haut-Congo et il voyait en imagination le mûrissement de récoltes futures. Avec quelle joie n'entendit-il pas les prières, les chants, la lecture de la Bible et les conversations dans sa langue suédoise ! Il n'avait jamais eu ce plaisir durant tout son séjour au Congo (....)

Dès que possible, il reprit le chemin de Matadi (...). Au bout de quelques jours de peines, il atteignit Banza Mantéka, où il reçut soins et réconfort chez le missionnaire Richards.

L'espace ne nous permet pas de présenter en détail la description intéressante et parfois poignante de sa voie douloureuse vers la Côte. Il finit par joindre Matadi. Une nuit, on le porta, épuisé et débilité, à bord du navire d'Europe.

Les autorités voulaient probablement arrêter Sjöblom à Matadi. C'est ce qui explique sans doute que ses amis l'aient porté à bord dans le plus grand secret. Il resta couché dans sa cabine pendant une semaine. D'autres missionnaires suédois qui se trouvaient à bord entendirent des officiers raconter que le Suédois qui avait fait tant de pétard dans les journaux avait laissé la peau sur la piste caravanière menant à Matadi. Ces messieurs, dont l'un semble bien avoir été suédois, firent une drôle de tête lorsque Sjöblom fit sa première apparition sur le pont. Ils ne pouvaient rien faire pour le moment mais, sitôt arrivé à Anvers, il serait arrêté. Le capitaine du navire en avertit Sjöblom qui, lors d'une escale dans un port anglais, fut secrètement descendu à terre, sauvé des griffes de ses persécuteurs.

Il fit ensuite, à Londres, une conférence sur ce qui se passait au Congo. On dit qu'à cette occasion il était si faible qu'il ne pouvait parler à l'assistance; il dut faire appel à un 'speaker' qui lui servit de haut-parleur.

Peut-être avait-il été sauvé par la grave maladie qui le frappa tandis qu'il descendait vers la mer. Ses ennemis avaient entendu parler de sa maladie et le crurent mort en ne le voyant pas à Matadi.

LA MAIN NOIRE

I

Le cri de Sjöblom avait atteint l'Europe. La presse se mit maintenant à parler, en Suède aussi.

- En A la suite de ce que le missionnaire Sjöblom a écrit dans nos colonnes sur la situation au Congo, des articles qui s'y réfèrent ont été publiés dans plusieurs journaux importants. Dans le Stockholms Tidning a paru un éditorial remarquable que nous reproduisons ici. Autant qu'on puisse en juger, il a coulé de la plume de l'éminent député A. Hedin (1896) ".

L'initialement, Hedin citait la déclaration que voici faite par un diplomate après la Conférence de Berlin sur le Congo en 1885 :

- L'initiative de Léopold II a préparé la rédemption de la race noire et cette mission salvatrice a maintenant été décidée par le vote solennel des nations. Sur cette nouvelle terre règnera désormais une paix éternelle. A coup sûr, l'Etat du Congo deviendra le plus zélé pionnier de l'émancipation sociale de l'Afrique et son drapeau d'azur à l'étoile jaune un symbole de paix, de liberté et de progrès ".

Sur cet arrière-plan, Hedin rappelle "les extraits, publiés par notre journal, du récit fait par le missionnaire suédois au Congo E.V. Sjöblom des turpitudes qui ont été perpétrées, qui font partie de la pratique quotidienne, qui constituent le système de gouvernement même, dans ce royaume africain de Léopold II. Ce récit ne nous a nullement surpris car nous avons lu durant des années, surtout dans la presse belge indépendante, de nombreuses dénonciations de ce genre, que les dirigeants de l'Etat du Congo n'ont pu écraser sous le silence ni réfuter ou justifier spécieusement. Sjöblom exprime l'espoir que ses compatriotes ne feront pas la sourde oreille à sa clameur. Nous l'espérons aussi ".

Devant cet appel qui lui parvenait d'un compatriote au nom de ses nombreux compagnons de combat et en celui d'une population martyrisée, l'opinion suédoise ne devrait pas rester muette. Même ceux qui trouvent à redire à l'activité missionnaire ne devraient pas rester indifférents à un tel état de choses. Si les promoteurs et exécutants de la mission prennent l'initiative, "nous osons croire qu'ils seront soutenus de divers côtés et que le gouvernement de notre pays ne peut se soustraire à son devoir d'agir ".

En effet, le royaume-uni de Suède-Norvège avait signé en 1885 " l'acte général" de la Conférence de Berlin sur le Congo. Il y était

stipulé que l'Etat du Congo, par tous les moyens dont il dispose, devra réprimer l'esclavage, empêcher la traite négrière et accorder une protection particulière aux missionnaires.

En outre, dans la capitale de Belgique, où résident le souverain et le gouvernement de l'Etat du Congo, la Suède-Norvège a un ministre. Il est péremptoirement de son devoir d'intervenir sans délai par la voie diplomatique.

Cela commençait à sentir le roussi pour le gouvernement du Congo. Son consul en Suède, le baron H.H. von SCHWERIN, en avit référé à Bruxelles. Il reçut une réponse de son secrétaire d'Etat, avec prière expresse de la faire publier dans les Post & Inrikestidningar (Gazette Officielle de Suède). Ce 'démenti' ne constitue nullement une réfutation des révélations de Sjöblom. Le journal Vecko-Posten souligne que " l'argumentation de ce démenti semble consister en ce que l'auteur de la lettre affirme que les choses vont maintenant mieux au Congo qu'avant". C'est là un point sur lequel Sjöblom ne s'est pas prononcé. Il a simplement raconté ce qu'il a vu ces derniers temps.

Du côté allemand, les accusations portées contre les fonctionnaires de l'Etat du Congo avaient été fréquentes. Face à l'éventualité d'une intervention des puissances signataires du Congrès de Berlin (1885), le roi Léopold se tourna vers l'Empereur d'Allemagne par lettre autographe où il tentait de justifier son "Etat Indépendant" contre les attaques dont il faisait l'objet.

Un article paru lui aussi dans les Post & Inrikestidningar vint corroborer de façon inattendue les dires de Sjöblom. Son auteur était un collaborateur de l'agence Reuter qui avait eu des entretiens avec un sieur PARMANTIER, titulaire depuis 1884 d'un haut poste dans l'administration du Congo. L'article disait : " Nous verrons que les allégations concernant la situation au Congo, que l'on a pu lire il y a quelque temps dans le journal Stockhölms Tidningen ne sont pas seulement confirmées mais acquièrent encore plus de relief". Parmantier parle des bestiales cruautés qui, en dépit de tous les démentis, se pratiquent constamment. Il dit que les officiers font souvent partir leurs soldats en expédition de brigandage, de pillage et de tueries pendant qu'eux-mêmes prennent leur déjeuner ou leur dîner. Un jour, un sergent avait triomphalement exhibé une ficelle garnie d'oreilles humaines. Une autre fois, on avait montré à Parmantier le cadavre enterré d'une jeune fille aux pieds coupés. Les soldats

avaient perpétré cette horreur pour s'emparer des bracelets qu'elle portait aux chevilles et valant quelques sous !

Un des exemples les plus horribles qu'il citait était le suivant. Un officier allait châtier la population d'un village qui, cependant, s'était enfuie à l'exception de deux femmes dont on avait découvert la cachette. Comme elles ne voulaient ou ne pouvaient pas indiquer le lieu où se trouvait le chef coutumier, on leur administra 100 coups de chicote mais sans résultat. Alors, l'officier leur fit couper les seins et on les abandonna à une mort inévitable.

## II

Dans un bateau qui voguait sur le lac Ntumba, le vieux Joseph CLARK, ami de Sjöblom à Ikoko, me montra la rive. Là se trouvait le centre administratif de BIZORO, autrefois haut-lieu et bastion de l'esclavage caoutchoutier dans la région.

Clark, se transportant en arrière par la pensée, me dit : " En ce temps-là, le pire bourreau que nous avons était un Suédois du nom de X... ". C'était aussi le nom porté par l'officier suédois qui était sur le bateau ramenant en Europe un Sjöblom qu'on pensait arrêter à Anvers.

Une fois Sjöblom parvenu en Suède, le journal Vecko-Posten rappela ses articles sur les atrocités du Congo : " C'est surtout par les lettres africaines du missionnaire E.V. Sjöblom que la question a été abordée par d'autres journaux. Maintenant que notre frère Sjöblom est de retour, il est tout naturel que des journalistes intéressés aient tâché d'obtenir des renseignements plus détaillés par des entretiens personnels avec le missionnaire. C'est ainsi que le réputé Göteborgs Handelstidning (Journal gothenbourgeois du Commerce) a obtenu de lui une interview".

Sjöblom et la cause qu'il défendait éveillèrent de plus en plus l'attention de la grande presse.

C'est alors que le lieutenant suédois dont nous avons déjà parlé prit publiquement position. Il se répandait en injures contre Sjöblom, qualifiait ses récits de "folles histoires de brigands" et préférait des accusations contre les missionnaires, entre autres celle de vivre dans le confort et l'oisiveté.

Dans une longue interview accordée au journal Svenska Morgonbladet, le missionnaire riposte aux attaques du lieutenant. Il maintient ses allégations car elles sont vraies et prouvées. Le pire est que "les assassins sont impunis". Et de citer un exemple précis (qui visait

le lieutenant) : l'un d'eux, dont les brutalités étaient pourtant assez connues, avait traversé Stockholm sans être inquiété.

Certes il existait aussi des fonctionnaires et officiers qui réprouvaient les violences et n'en avaient jamais commis. En fin de compte, la faute retombait sur le système lui-même. Avec son échelle de réductions douanières et fiscales, il ne pouvait qu'inciter commandants et agents à faire tout leur possible pour se procurer le maximum de caoutchouc.

L'accusation de "train de vie tranquille et commode" portée contre les missionnaires était très facile à infirmer. Il était naturel que les missionnaires, qui avaient emmené leur épouse au Congo, aménagent leurs postes convenablement avec les moyens du bord. A la différence des officiers et fonctionnaires, qui ne restaient au Congo que quelques années pour s'y enrichir le plus possible et s'établir ensuite dans leur patrie, les missionnaires, eux, étaient venus pour vivre dans le pays.

Pourtant, la vie du missionnaire était loin d'être de tout repos. Les indigènes s'étaient plusieurs fois postés à l'affût de Sjöblom pour le tuer. Un jour même, à une heure de chemin du village où il passa la nuit. La commodité ne l'avait pas incommodé dans ses voyages par son abondance. Il lui était arrivé de passer des rivières à gué et de patauger dans la boue jusqu'à la ceinture pendant trois ou quatre heures, pour ne citer qu'un exemple.

Le journal Svenska Morgonbladet étudia ensuite l'affaire dans un article de fond. Il renvoyait à "la situation révoltante dénoncée par le missionnaire Sjöblom". L'Etat du Congo, ajoutait le journal, réalise sa tâche civilisatrice d'une façon qui fait dresser les cheveux sur la tête. Il permet et encourage les atrocités les plus abominables à l'encontre des pauvres barbares qu'il devrait éduquer et civiliser. Il fait procéder par ses soldats à des assassinats massifs d'indigènes. Ces mercenaires se comportent comme des tigres sanguinaires. Lorsque des missionnaires qui ont assisté à ce sanglant spectacle protestent au nom de la justice et de la charité, le gouverneur-général refuse de faire une enquête objective et impartiale. On accuse les missionnaires d'avoir formulé des imputations qu'ils sont incapables de prouver. Néanmoins les témoins sont partout mais ils ne peuvent faire aucune déposition. On menace de les abattre s'ils ne se taisent point. Si les missionnaires ne cessent pas leurs dénonciations, il faut qu'ils se préparent à aller en prison. Le

gouvernement du Congo saura leur imposer silence, dit-il.

Donc, ce que les missionnaires bâtissent, ces fonctionnaires le détruisent. Cela ne peut et ne doit pas continuer ainsi. Nous ne devons pas nous tenir pour satisfaits tant qu'un changement radical ne se sera pas produit ".

L'affaire prenait pour le gouvernement du Congo un tour déplaisant. Il essaya de s'en tirer en mettant en opposition l'un contre l'autre le grand explorateur-missionnaire George GRENFELL et Sjöblom. Apparemment, Grenfell n'avait pas eu l'occasion d'assister aux atrocités vues par son confrère. On fit subir des élongations à une déclaration qu'il faisait dans une lettre pour la faire servir à la défense du gouvernement. Grenfell déplora vivement qu'on tentât d'opposer un missionnaire à un autre et écrivit, entre autres, à son confrère suédois : " Même les plus zélés défenseurs de l'Etat du Congo devront perdre leur confiance en lui s'ils découvrent une propension à maintenir des faits dans l'obscurité ".

### III

En août 1897, le journal Svenska Morgonbladet (Gazette suédoise du Matin; baptiste; paraîtra jusqu'en 1957. N. du. Tr.) relatait de nouvelles révélations dans l'affaire du Congo :

" Quelques semaines seulement ont passé depuis que le gouverneur-général WAHIS a essayé de récuser la véracité des récits confiés à la presse par le missionnaire Sjöblom concernant les odieuses atrocités que se permettent les fonctionnaires de l'Etat du Congo contre les malheureux indigènes. Nous avons déjà démontré le degré de confiance que l'on peut conférer aux 'démentis' du gouverneur-général ".

Ensuite ce journal s'en rapporte à une lettre publiée dans la Berliner Tageblatt, le grand journal allemand, et provenant d'un ancien sous-officier allemand qui était encore au service de l'Etat du Congo. Il décrivait ses activités et soulignait que, lorsqu'il tenta de mettre un frein aux atrocités perpétrées contre les noirs, on ne fit plus appel à lui dans les expéditions particulières. Il ne manquait pas pour cela d'occasions d'assister à des spectacles d'horreur. Ainsi, quand les sous-officiers noirs rentraient de leurs tournées de perception fiscale, ils ramenaient une riche cargaison de caoutchouc et d'ivoire. Pour s'excuser de ce qu'ils n'en rapportaient pas encore davantage, ils étalaient régulièrement deux douzaines de mains droites coupées à des indigènes récalcitrants. Ils avaient fait sécher ces mains au feu afin qu'elles ne pourrissent pas en

route ".

Un officier avait un jour dit au missionnaire Clark, en parlant de son chien : " Celui-ci est un chien cannibale; il mange les mains humaines ".

Dans sa circonscription missionnaire, plus de 200 personnes avaient été mutilées en un an. On n'épargnait ni les femmes ni les enfants. Il vit de ses propres yeux une douzaine d'indigènes être abattus en même temps dans un village. " J'arrivai à Léopoldville, le corps et l'âme malades ". Il appelle la section qu'il fut obligé d'accompagner "notre bande de brigands". Il raconte aussi comment on exerçait les soldats noirs appartenant à la tribu des Batétélés. "On les éduque à devenir des bêtes sauvages ". Ils subissaient eux-mêmes un traitement très dur. Pendant la période d'instruction, ils mouraient quotidiennement par douzaines. Les cadavres étaient déchargés dans le fleuve; 112 en une semaine. Ces soldats devaient prélever eux-mêmes leur solde et leur subsistance sur l'habitant, par la violence comme de bien entendu.

Dans un mordant article paru au printemps de 1902, les Dagens Nyheter (Nouvelles du Jour) s'élèvent contre ce régime de terreur. Il existe en Angleterre, dit le journal, une association au nom étrange de "Société Protectrice des Aborigènes". Contre qui doivent-ils être protégés ? A notre humiliation : contre les représentants de notre civilisation tant chantée, contre la cruauté, la cupidité et l'oppression des Blancs. La longue et lamentable expérience montre que cette tâche n'est pas superflue. L'Etat du Congo est une des régions qui, ces derniers temps, se sont assurés une célébrité particulièrement lugubre dans ce domaine. On a l'impression d'une ironie noire lorsqu'on entend des citations du protocole du Congrès de Berlin, où fut fixé le statut du Congo. On y parle de "liberté du commerce", de "promotion du bien-être moral et matériel des peuples indigènes". Les fabuleux bénéfices des compagnies de commerce privilégiées ne peuvent même pas s'expliquer par l'exclusion de la concurrence. En 1898, une société distribuait des dividendes de 238 % sur le capital social; 175 % en 1899.

Ces profits proviennent de ce que le journal appelle "un scandale pur et simple". L'Etat du Congo avait supprimé l'esclavage et la traite négrière par un moyen très simple : la réduction en esclavage de toute la population indigène, mise au travail forcé sur son propre sol. Le caoutchouc et l'ivoire furent déclarés monopoles d'Etat. Les obligations fiscales des indigènes signifiaient pratiquement

la confiscation du produit de leur travail. Pour implanter ce système, on a mis en place un régime de terreur qui ne recule devant aucun crime. Contrairement aux dispositions expresses des actes de Berlin, le gouvernement du Congo a distribué privilèges et monopoles à des compagnies privées. Voilà les causes de leurs profits exorbitants.

En 1896, après que les descriptions de la terreur régnant au Congo eussent commencé à faire scandale, le roi Léopold institua une commission chargée d'examiner la situation.

Concernant les atrocités, le témoignage de l'anglais ~~Edg~~ E.J. Glave fut accablant. Une expédition punitive avait été lancée contre le poste de LOMANI parce que deux soldats avaient été tués. La troupe tira indistinctement sur les hommes, les femmes et les enfants et ramassa, comme trophées, 21 têtes coupées que le capitaine chef du poste disposa décorativement autour d'une plate-bande de fleurs devant la résidence du gouvernement.

L'autre témoin à charge fut le missionnaire E.V. Sjöblom, dont on citait une lettre de 1897.

En raison de ces atrocités, la Société Protectrice des Aborigènes s'est adressée à Lord Salisbury, premier-ministre et ministre des affaires étrangères d'Angleterre, en lui demandant d'intervenir à Bruxelles ".

Voilà pour les Dagens Nyheter.

#### IV

La position de Léopold devenait de plus en plus intenable. La tempête soulevée par les journaux ne se calma pas. Les récits bouleversants de ce qui était monnaie courante au Congo affluaient de toutes parts. Les missionnaires n'étaient plus seuls à porter témoignage.

L'opinion publique anglaise fut particulièrement émue par l'affaire STOKES, homme d'affaires anglais qui, dans les régions sauvages du fleuve ARUWIMI, avait été incarcéré par le commandant LOTHAIRE, criminel notoire à qui un journal suédois avait décerné le nom de "bourreau du Congo". Il accusa Stokes d'avoir vendu de la poudre et des fusils aux indigènes, le condamna à mort et le pendit au matin suivant. Cette précipitation à exécuter la peine capitale pouvait éveiller un soupçon. "Le juge avait-il peur que la victime et son ivoire ne lui échappassent ? " s'interroge le Manchester Guardian.

Certes l'Etat du Congo taxa le jugement prononcé par Lothaire d'illégalité, vu que l'accusé n'avait jamais eu la possibilité de faire appel à une instance supérieure, et il versa 6000 livres en dommages et intérêts. Toutefois, l'opinion anglaise jugeait qu'il fallait plus que de l'argent : Lothaire devait recevoir un châtiment exemplaire. Il passa bien en jugement à Bruxelles mais ne fut condamné qu'à la révocation de son poste. Pour comble, l'année suivante, il repartait au Congo comme agent d'une société où l'Etat était actionnaire !

Lothaire avait une longue et sombre liste de services. Une fois, il avait fait abattre à coups de fusil tous les habitants d'un village. Dans un autre, il fit emprisonner soixante femmes qui toutes, à l'exception de cinq, moururent en prison de faim.

A ce propos, le journal suédois Aftonbladet (Gazette du Soir) mentionnait qu'un autre officier avait tué 150 personnes et coupé 60 mains.

La mesure était presque comble. Le gouvernement anglais nomma un sieur, plus tard Sir, Roger CASEMENT, consul au Congo avec mission spéciale d'examiner ce qui se passait dans le pays. A la suite d'une note anglaise qui l'informait de l'enquête confiée à Casement, le gouvernement du Congo répondit qu'il se commettait des crimes au Congo, comme il s'en commettait dans les autres pays et les autres colonies. Le gouvernement avait prononcé des peines sévères pour y mettre un terme mais dans un pays aussi vaste que le Congo, certains cas pouvaient échapper à l'oeil vigilant de la Justice; circonstance que l'on ne saurait considérer comme étant propre à cette colonie.

Durant les dernières années, une campagne d'accusation de l'Etat du Congo pour atrocités et autres s'était déroulée en Angleterre. Ce dernier pays n'avait pourtant pas échappé aux critiques dans sa politique coloniale. Le gouvernement du Congo rappelait à son homologue anglais les révoltes de Serre-Lionne, l'agitation en Nigérie, où plus de 700 personnes, dont un sultan, avaient été tuées au cours d'une seule expédition punitive. Ces événements, ainsi que bien d'autres de cette espèce, qui se déroulaient dans l'Empire colonial britannique, n'avaient soulevé aucune critique à la Chambre des Communes, si ce n'est que la répression avait coûté au Trésor des sommes élevées !

Echange de bons procédés de bonne guerre entre deux puissances coloniales... Evidemment, les massacres perpétrés par les autres puissances n'excusaient point la terreur systématique pratiquée par

l'Etat Indépendant. Bref, Casement entreprit en 1903 une tournée d'instruction et d'enquête, longue et minutieuse. Elle corrobora la véracité des accusations portées contre le gouvernement du Congo.

Il visita le district du NTUMBA quelques mois après la mort de Sjöblom. Il fut à même de constater que la population du pays entourant le lac avait baissé de 60 à 70 % au cours des dix dernières années. Si l'on se réfère aux récits de Sjöblom, ce chiffre accablant ne semble guère excessif. Le rapport de Casement comporte, entre autres, des auditions minutieuses de témoins de diverses régions du Congo.

Sur la base de cet acte, le gouvernement britannique répondit à la note de celui du Congo. Lorsque les troupes britanniques ont dû intervenir contre les indigènes, dit-il, les indigènes s'étaient soulevés en armes. Cela était tout autre chose que ce dont il s'agissait au Congo. Quant aux accusations d'atrocités contre la population indigène du Congo, dont le gouvernement de l'E.I.C. mettait en doute la véracité, le consul Casement les avait soumises à l'épreuve des faits.

En février 1904, son rapport, outre d'autres documents, fut transmis à toutes les puissances signataires du Traité de Berlin, y-compris la Suède-Norvège. En juillet, Léopold se vit forcé de désigner une commission chargée d'étudier la situation et de "donner une relation claire et entière de la vérité", selon le libellé de ses instructions. Elle arriva au Congo en octobre 1904. En février 1905, sa tournée terminée, elle revint à la capitale, Boma, et déposa ses conclusions devant le gouverneur-général Paul COSTERMANS.

Ce qui se passa au cours de cette dramatique rencontre ne sera sans doute jamais connu. En tout cas, le lendemain du départ de la commission, le gouverneur-général se suicida, ce qui en dit long et plus long que tous les commentaires.

A l'occasion du rapport déposé par cette commission, Sjöblom fut cité le premier dans la liste des missionnaires qui, dans les années précédentes, avaient témoigné des atrocités commises.

Le gouvernement, le parlement et le peuple belges ne portaient pas la responsabilité de ce qui se passait au Congo car l'E.I.C. était l'affaire personnelle du roi.

Les serviteurs de cet Etat représentaient de nombreuses nationalités allègrement mélangées. Un Anglais qui voyageait dans le nord du Congo dit que, dans le premier poste qu'il visita, le chef était belge; dans le second, suédois; dans le troisième, italien.

Les grandes affaires de l'exportation étaient aux mains de sociétés concessionnaires où l'Etat était actionnaire. Par contre, le petit commerce revêtait un cachet international. Au moment du passage de Casement, il y avait à Léopoldville quatre maisons de commerce : une belge, une portugaise, une anglaise et une allemande.

En dépit du caractère à la fois international et privé de l'Etat du Congo, nombreux étaient les Belges qui ressentaient une profonde gêne de ce grand scandale car le Congo et la Belgique étaient quand même réunis en union personnelle sous le même souverain.

En Belgique se manifesta une forte opposition à la politique appliquée par Léopold au Congo. En 1903, au parlement belge, le dirigeant socialiste Emile VANDERVELDE cita des exemples de ce à quoi elle conduisait pour la population décimée. Il s'offrit à partir pour le Congo, sans autre indemnité que les frais de voyage, pour défendre devant le tribunal de Léopoldville la cause de deux missionnaires américains. On dit que les procureurs du Roi comprirent immédiatement qu'ils avaient perdu le procès en voyant le célèbre avocat bruxellois entrer dans le prétoire au côté des missionnaires. Ils ne se trompaient point puisque ceux-ci furent acquittés.

Au train où allaient les choses, Léopold perdait le contrôle de son Etat privé. Après mainte hésitation, l'Etat belge prit le Congo en charge comme colonie (...)

Les gens des missions suédoises sont très reconnaissants au gouvernement colonial belge pour l'hospitalité, la complaisance, la compréhension et la bienveillance dont il a fait preuve à leur égard.

C'est pécher par étourderie ou ignorance que de parler des 'atrocités des Belges au Congo' à cette époque. Rappelons-nous à ce sujet la sentence qui nous vient du lac Ntumba :

- Le pire de tous était un Suédois.

Et ce Suédois n'était pas <sup>le</sup> seul. Si la répartition des forfaits se fait par nations, la Suède arrive en bonne place.

Dans un tombeau égyptien se trouve l'image du mort pesé sur la balance des Dieux. Son trait décide de son sort dans l'éternité. Un caricaturiste, s'inspirant de ce modèle, mit Léopold dans un plateau et une main noire dans l'autre. Le fléau s'incline du côté de la main coupée. "Tu es pesé sur une balance mais tu ne fais pas le poids". Telle était la sentence prononcée sur Léopold par ses contemporains. La postérité la confirme.

CONGO - SUEDE ET RETOUR

A la Conférence des Baptistes de Suède, en 1897, E.V. Sjöblom, maigre, dégingandé, enfoncé dans sa redingote, avait l'air d'un journalier agricole famélique qui s'est affublé de l'ample habit de son patron replet. (...) Le Congo lui avait sucé toute la moëlle (...) Cela coûtait-il donc tant d'apporter l'Évangile aux peuples du Congo ?

Aucun des missionnaires de la Communauté Baptiste de Suède n'a fait sur les membres et les paroisses, durant son séjour dans sa patrie, une impression aussi profonde et durable que Sjöblom (...) Dans son corps émacié habitait un esprit brûlant qui brillait dans ses yeux. Il avait vu un peuple en train de sombrer dans la tourmente et il était disposé à donner sa vie pour sauver ce qui pouvait l'être. Il voyait clairement sa tâche : sensibiliser tous ceux qu'il rencontrait à la misère spirituelle et corporelle du Congo.

Son âme était pleine des visions d'épouvante du Congo, pleine de la cruauté des Blancs et de la malédiction du paganisme. Il avait quelque-chose à dire aux paroisses et un effort à leur demander. Il était le premier missionnaire de la Communauté baptiste à rentrer au pays. Partout où il passait, les gens se pressaient pour l'écouter. Comme il parla du Congo ! Son front brillait presque de l'auréole et de la flamme d'un saint. Il parlait du pays, des villages et du peuple dans une langue colorée (...)

II

Néanmoins, son séjour en Suède n'était pas sans ombres. Des questions torturaient le missionnaire. La direction de la Communauté avait-elle compris entièrement l'importance de la Mission au Congo ? Lui adjoindrait-elle un camarade à son retour là-bas ? Il était possédé d'un zèle brûlant; il avait vu les horreurs, les besoins, les possibilités. L'Afrique constituait son horizon. Tout le monde n'était pas en mesure de le suivre et alors il se sentait incompris.

Dans la décade 1890-1900, les nouvelles nécrologiques en provenance de la Mission au Bas-Congo de l'Association suédoise des Missions (luthérienne) étaient si fréquentes qu'on n'avait guère le temps d'en publier une avant qu'une autre ne vienne ajouter à la tristesse. L'hebdomadaire Vecko-Posten cita un article sur la liste nécrologique de la jeune mission et la rédaction, sous la plume de J.A. Borgström, formula quelques réflexions. Ce dernier se demandait si les nègres

chrétiens d'Amérique ne pourraient évangéliser ces pays de mort dont le climat ne convenait guère à un Européen du nord. N'auraient-ils pas plus de facilité à gagner les enfants de la nature africains que les missionnaires de la même race que leurs oppresseurs ? On ne posait pas ces questions dans le but de refroidir l'intérêt porté à la mission congolaise. Il revenait à chacun de se former son propre jugement là-dessus.

Sjöblom fut prompt à répondre. Pour lui, beaucoup de questions décelaient un malentendu. Y avait-il donc des gens qui tentaient de faire en sorte que la Communauté baptiste abandonne le Congo moribond ? " Que l'on m'arrache plutôt le cœur si je dois y consentir en silence et sans bouger ". N'y a-t-il pas assez de gens qui demandent : " Pourquoi tant de sacrifices ? ". La chrétienté n'a-t-elle pas assez dormi ? En ce moment de Réveil, va-t-elle se contenter de secouer son oreiller pour continuer à dormir ?

Il abordait ensuite les questions une à une. Les nègres américains n'étaient pas encore capables de mener à bien une telle tâche. Le message d'amour lui-même faisait une plus forte impression sur les enfants de la nature quand il était apporté par des Blancs. Ceux-ci ne se glorifient pas d'une civilisation qui leur est venue de l'extérieur; ils sont ce qu'ils étaient en naissant, c'est à dire blancs. Ils possèdent leurs avantages extérieurs par droit d'héritage. Quand ils viennent aux indigènes avec le message de paix, ceux-ci comprennent que c'est vraiment l'amour qui les anime. En outre, l'emploi de nègres américains ne reviendrait pas meilleur marché car ces nègres civilisés ont besoin de vivre dans les mêmes conditions que les Blancs.

Un jour, un chef de tribu avait demandé à Sjöblom : " Pourquoi Dieu permet-il à vos frères de race de nous traiter comme ils le font ? " Qui pouvait apporter des paroles de réconciliation à ces malheureuses victimes de la civilisation impie des Blancs sinon précisément des missionnaires blancs ? Si nous ne devançons pas les autres blancs, nous pouvons au moins venir après sur ce chemin sanglant afin de surmonter par l'amour la méfiance et la crainte. Certes il reste beaucoup à faire en Suède mais Jésus dit : " Le monde entier " et le Congo en fait aussi partie. Il ne dit pas : " Reste bien ici jusqu'à ce que tous ceux de ton peuple soient convertis ". Non; il dit autre chose. Il nous appelle à propager l'Évangile chez tous les peuples. Des nègres on peut dire que, dans leur avilissement, ils ont besoin de l'Évangile encore davantage et que, à cause du climat mortifère, leur besoin est encore plus pressant, car le climat frappe aussi ceux qui sont nés sous lui.

Concernant les questions climatiques pour les missionnaires, il souligne que deux meilleurs logements, des plantations plus nombreuses, des communications plus faciles etc. aideront de plus en plus l'étranger à s'adapter au milieu. Cela montre son ampleur de vues et sa prévoyance; en effet, la situation s'est considérablement améliorée depuis.

Suite à une réponse circonspecte de Borgström, il poursuit son plaidoyer dans un numéro ultérieur. Lorsque des milliers d'hommes jeunes sont dévorés par les champs de bataille, que des hommes d'affaires et des fonctionnaires tombent en Afrique dans la lutte pour des trésors passagers; quand deux hommes reviennent sur les vingt qui constituent une expédition scientifique et que des savants retournent de pays sauvages, alors on parle de hauts-faits. On se réunit pour rendre hommage à ces héros; leur nom se propage sur le monde entier.

Mais quand un missionnaire sacrifie sa vie afin de sauver des âmes immortelles pour lesquelles le Christ est mort, alors on crie : " En voilà de coûteux sacrifices ! " (...) Ces missionnaires du Congo se sont-ils sacrifiés pour rien ? Non; et que ce non résonne à-travers les temps !

Aux adhérents de l'Association Missionnaire (Missionsförbundet) il voulait dire : " Prenez courage; la vie l'emporte sur la mort ". Et à ceux de la Communauté Baptiste : " Ne craignez point de me renvoyer là-bas ".

Il écrivait ces lignes au printemps de 1899. Le premier juin, on célébra en son honneur une cérémonie d'adieux à la chapelle stockholmoise du Béthel (...). Un des principaux dirigeants de la Communauté Baptiste de Suède rendit bien la grandeur de son oeuvre en disant : " Le cri lancé de l'Afrique par Sjöblom s'est frayé un passage jusques aux trônes royaux ".

Deux mois avant son départ de Suède, Sjöblom écrivit quelques lignes où on peut voir un testament à sa Communauté :

- Mes rêves d'avenir touchant le Congo ont été que notre Communauté aussi y ait sa mission à elle parmi une de ses tribus. Si Dieu le veut ainsi, je repars au Congo seul, heureux et satisfait mais j'espère que Dieu conservera ma vie assez d'années pour que je puisse enfin voir la réalisation de mon rêve et que, à la fin de ma journée de travail, je puisse trouver ma dernière demeure à l'ombre d'un palmier au poste missionnaire de la Communauté Baptiste de Suède (...)

Au fond de son coeur, il souffrait de devoir repartir seul, même s'il s'inclinait devant la volonté du Seigneur. Il lui fallait au moins un camarade pour déblayer le terrain où on bâtirait le poste missionnaire des baptistes suédois au Congo. N'y avait-il donc personne qui fût prêt à le suivre ?

Toujours est-il que, dans le rapport annuel qu'il présenta à la Conférence nationale deux semaines après le départ de Sjöblom, le Comité des Missions déclare que "cela semblait être la bonne volonté de Dieu qu'il repartit seul. Pour sa part, le Comité n'a rien à se reprocher".

Tout seul, il ne l'était cependant pas car les prières de milliers de personnes le suivaient dans ~~un~~ son long et hasardeux voyage. En Suède, on lisait avec un très vif intérêt ses lettres de voyage.

À son retour au Congo, Sjöblom n'eut plus besoin de parcourir à pied les 400 km séparant Matadi de Léopoldville car la voie ferrée les reliant était achevée. Il décida de voyager en deuxième classe, calé tant bien que mal parmi la volaille, les cages à cochons, les cruches d'eau, les baluchons de victuailles emmenés par les passagers noirs. Il n'était pas le seul blanc dans le wagon de marchandises mais probablement le seul missionnaire. Il économisait ainsi à la mission un joli petit pécule car, si la deuxième classe coûtait 50 Francs, la première en coûtait 500. Le voyage prit deux jours, le train ne marchant pas la nuit. La rampe qui escaladait les puissants Monts de Cristal obligeait presque le train à se traîner poussivement sur certains tronçons.

### III

(...) Début janvier 1900, Ebonne Johansson, infirmière envoyée par le Comité baptiste des Missions, arrivait auprès de Sjöblom, qui remercia le comité de lui avoir fait parvenir "une lettre vivante". Nous dirions même intime, car, le 28 février, il écrivit pour annoncer l'heureuse nouvelle que voici : "Ebonne Johansson et moi avons décidé de nous unir pour la vie afin de consacrer, Dieu aidant, nos forces et notre vie aux fils et filles de l'Afrique".

Mais le mariage est une affaire filandreuse pour les Blancs du Congo, comme le savent tous ceux et celles qui ont contracté là-bas les liens conjugaux. Les papiers à fournir sont nombreux et les circuits qu'ils devront emprunter sont très longs. Les formalités sont interminables et les deux fiancés Johansson-Sjöblom en firent

L'expérience.

Quinze à seize ans plus tard, deux jeunes missionnaires devaient se marier à DJOMU-PUNDA, dans le Kasai : Sarah Kroecker et Oscar Anderson. Cette fois, la célébration du mariage faillit avorter à cause d'un papier manquant : l'extrait de naissance de la mariée, qu'il n'y avait pas moyen de dénicher. Un vieux missionnaire jugea pouvoir se porter garant de ce que la mariée était encore en vie. On avait donc toute raison de croire qu'elle était née un jour ? Cette caution fut acceptée. Comme les papiers semblaient être au complet, on annonça de la capitale qu'il en manquait encore un : une attestation de la sage-femme qui avait assisté à la naissance de Sjöblom. L'ami de celui-ci, Guillaume Sjöholm, se rendit à Boma auprès de l'administration compétente en disant à peu près ceci :

- Messieurs, vous n'êtes pas sans comprendre que c'est pratiquement impossible. Elle est probablement morte. Peut-être même n'y eut-il point de sage-femme diplômée à cette occasion. Il n'est pas sûr que la commère soit morte mais il est certain que Sjöblom est né puisqu'il est en vie. Vous êtes bien placés pour le savoir. C'est pourquoi vous seriez très aimables de bien vouloir mettre votre nom et votre cachet sur les papiers qui sont là. Et ils s'exécutèrent.

Les préparatifs du mariage prirent ainsi trois mois de plus que prévu. La noce n'eut lieu qu'à la fin de juillet. Dans une lettre à l'hebdomadaire Vecko-Posten, la mariée raconta le mouvementé voyage de noces qui les mena au poste administratif d'IREBU, où eut lieu la cérémonie (...). Les officiers les accueillirent en uniforme blanc de parade car c'était le premier couple blanc qu'ils mariaient en ce lieu (...). Après les formalités d'usage, les officiers les invitèrent à sabler le champagne mais les mariés refusèrent (!) Quand ils furent revenus à Ikoko, un torrent d'allégresse se déchaîna. Les grands garçons avaient déniché quelques fusils et ils tirèrent plusieurs salves d'honneur. D'autres s'arrachaient la compagnie du marié, qui dut se réfugier dans sa maison !

A la cérémonie d'adieux qui avait eu lieu à la chapelle du Béthel, à Stockholm, en juin 1899, Sjöblom avait récité une poésie qu'il avait composée et qui s'intitulait "Je pars au Congo". Nous y trouvons les vers suivants :

Dans la douce prière et l'espérance  
j'ai souvent demandé au Seigneur  
un foyer au Congo, une présence,  
mais Dieu recule ce mien bonheur.

Maintenant qu'il avait une collaboratrice et un foyer, nous imaginons sa joie.

- Nous espérons, écrivit Ebonne, que nos vies dureront encore longtemps pour nous permettre de vivre et d'oeuvrer parmi ce peuple.

Madame Ebonne Sjöblom, après sa première période au Congo, séjournera quelque temps en Suède. Ensuite elle travaillera dans un poste missionnaire des baptistes américains, avant de passer à l'Africa Inland Mission, en Afrique centrale de l'est. Elle dut rentrer en Suède pour raisons de santé. (...)

## LE PEUPLE CONGOLAIS ET LE TRAVAIL MISSIONNAIRE

### I

- Dans ma jeunesse, j'eus fus domestique chez un sorcier que j'accoutumais d'accompagner et dont je portais les fétiches, racontait Vinda, un des collaborateurs indigènes de Sjöblom au poste d'Ikoko. Il avait vraiment vu le paganisme dans toute sa malédiction :

- Je vis un homme enterré vivant. Son corps était enseveli sous la terre mais la tête dépassait. Il demanda de l'eau à boire mais personne ne lui en donna parce que tous avaient peur de le faire. Le sorcier disait que si quelqu'un était pris à lui donner de l'eau, il libèrerait l'enterré pour enterrer l'autre à sa place.

Sjöblom parlait toujours avec un ton chaleureux des 'enfants de la nature' mais il serait faux de s'imaginer qu'il vit en eux, comme le font certains naïfs, les 'heureux peuples naturels'. S'il connaissait la détresse des indigènes, il n'ignorait pas non plus leur méchanceté. Pour lui, le spectacle de leur perdition était un nouveau rappel de leur détresse, de leur besoin de l'Évangile. Lui qui était disposé à sacrifier sa liberté et sa vie pour soutenir le droit des nègres victimes de leurs bourreaux blancs, savait pertinemment que ses protégés n'étaient pas des saints-innocents. Son amour pour eux était sans bornes et sa patience envers eux quasiment inépuisable. Les nègres ont le don incroyable de provoquer l'emportement, la colère et la rage des Blancs. Pourtant, Clark disait de Sjöblom :

- Il s'occupait des écoliers. Il pouvait se passer des mois sans qu'il élevât la voix quand il leur parlait ou leur signifiait ses ordres. A ce propos, il n'est pas sans intérêt de préciser qu'il avait charge d'effectifs scolaires allant parfois jusqu'à 300 élèves.

(...) Les notes consignées par Sjöblom dans son Journal nous montrent que cela ne lui était pas facile, que son humeur et ses nerfs étaient mis à rude épreuve (...)

Et encore, ce qu'il affrontait au poste de contresens et de dureté de cœur n'était que babiole à-côté de ce qu'il voyait dans les villages. On sait que les Bantumbas étaient une tribu cannibale. (Ntumba : le lac; Ba-ntumba : le peuple; Mo-ntumba : un membre de ce peuple; Lo-ntumba: la langue du peuple ba-ntumba). Les sacrifices humains et la consommation de chair humaine étaient chez eux phénomènes courants.

Dans les villages, Sjöblom trouvait des crânes humains grimaçants. Il voyait la 'chaise de la mort', l'échaffaud des nègres, la guillotine des sauvages. Elle se composait de pilots et d'un siège où on attachait le supplicié. On la dressait près d'un jeune arbre que l'on courbait de façon à ce que sa cime touchât la tête, liée à elle. D'un coup de matchète, la tête se trouvait décollée du corps, volait en décrivant un grand arc de cercle et se balançait à la cime tremblante de l'arbre maintenant redressé.

Dès son arrivée au Congo, en remontant le fleuve, il avait entendu parler d'un enterrement où on avait mis à mort sept personnes : une fut pendue, une décapitée, une transpercée au javelot, une eut tous les os du corps cassés, trois furent enterrées vivantes avec le cadavre.

En 1902, Madame Sjöblom écrivit d'Ikoko : " Il y a quelque temps, lors d'un enterrement, environ 10 esclaves furent abattus, décapités ou enterrés vivants, assis dans la tombe avec le mort sur les genoux".

A l'occasion des funérailles d'un chef de tribu qui avait 50 épouses, 20 esclaves furent tués. Mme Sjöblom s'écrie : " O, comme les cannibales peuvent être cruels ! Mes écolières m'ont raconté des atrocités de ce genre auxquelles elles ont assisté ".

Mme Clark put, au dernier moment, en sauver une qui, pieds et mains liés, un cep au cou, attendait le coup mortel du matchète.

## II

- Le fétichisme païen tourne autour du sorcier, allié aux puissances

spirituelles du mal, doté de tous les tours d'adresse, de la superstition et se prétendant l'intermédiaire entre vivants et morts afin d'appeler et de repousser alternativement les esprits des défunts, poussé par sa diabolique tromperie et sa cupidité sans vergogne.

Ces mots sont tirés de l'introduction à un volumineux mémoire rédigé par Sjöblom sur les fétiches et qui montre que ce missionnaire avait tâché, avec succès, de pénétrer la religion des païens.

- Ces enfants de la nature vivent dans la crainte continuelle des esprits des morts. Ils s'imaginent que les esprits hantent leurs cases, surtout la nuit. Au moindre bruit d'un rât ou d'une bestiole, les occupants de la case commencent à frémir de terreur car les esprits sont dans la maison.

- S'ils ressentent par hasard quelque incommodité ou malaise : nausée, rhume, fièvre etc., ils pensent que les esprits ont pris possession de la partie du corps où la douleur se fait sentir. On fait appel au féticheur, qui prétend mettre en fuite les esprits avec ses fétiches. Sa longue pratique du métier lui permet de trouver quelque suc amer ayant un effet bienfaisant sur le malade. Il connaît aussi les effets psycho-somatiques du massage. Chaque fois qu'il pratique cette méthode, il crie : " Esprits, sortez et disparaissez". A chaque occasion, il obtient une coquette rétribution. Si la cure échoue, il trouve toujours une excuse mais l'argent versé n'est jamais rendu. Si le malade, déçu, s'avisait de le lui réclamer, alors le sorcier menacerait de conjurer les esprits des morts.

- Si l'individu n'a point acheté de fétiche, le féticheur lui conseille de le faire tout de suite. Alors, il suspend ce fétiche, composé de matières rarissimes telles qu'herbe, feuilles, écorce etc. enveloppées dans un bout de peau de léopard, à un endroit particulier de la case. Il le conservera comme son trésor le plus précieux. S'il le perd, il est pleinement convaincu que les esprits le lui ont dérobé pour le tuer et s'emparer plus facilement de son âme. C'est pourquoi il se hâte d'aller chez le sorcier en acheter un autre.

Lors d'un enterrement qui avait lieu dans un village, Sjöblom vit le spectacle suivant : une rigole remplie d'eau traversait la piste. D'un côté se trouvait le féticheur en 'tenue de fonction';, de l'autre, les parents du mort. Après quelques cérémonies, le féticheur enjamba la rigole, prit l'un des parents par la main et lui fit passer cet obstacle. Il en fit de même avec tous les autres, qu'il déclarait

à mesure libres de la culpabilité qui pesait sur eux. Aussi, en enjambant la rigole, chacun criait-il : " Ah, je suis sauvé maintenant".

- De ce que j'ai exposé, dit Sjöblom, le lecteur comprendra d'abord que le fétichisme ne laisse guère de place au concept de Dieu, tandis que le démon, à la tête de tous les esprits malins, trouve sa place dans le moindre événement quotidien qui touche un tant soit peu à la religion. Deuxièmement, nous découvrons qu'il a un médiateur mais ce médiateur n'est pas le fils de Dieu, qui a sacrifié sa vie pour sauver et ramener à Dieu une espèce déchue; c'est un serviteur du démon, qui trompe et vole les pauvres, qu'il tient prisonniers dans le filet et la crainte de la superstition.

Sjöblom avait sondé la profondeur de la malédiction représentée par le cannibalisme et le paganisme. Son coeur sensible pleurait sur l'avilissement et la détresse de ce peuple. Quand, au cours de ses déplacements entre les villages, il apercevait les têtes de mort grimaçantes sur les tombes et qu'il entendait le battement des tambours magiques, il soupirait :

" Pourquoi n'êtes-vous pas venus avant ? " Cette question posée par les indigènes le torturait.

### III

Sjöblom raconte :

- Nous laissons le poste de la mission pour pénétrer droit dans la forêt vierge. Le chemin traverse parfois des fondrières et des marécages où la vase nous arrive jusqu'à la ceinture (...) Avant d'entrer dans le village, nous enlevons nos vêtements trempés pour en mettre de secs. Voici la première case en herbe. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils courent se cacher dans le sein de la forêt car, pour eux, nous sommes les messagers de la destruction. Dommage que la terreur dans laquelle ils vivent les fasse fuir de leurs meilleurs amis. Voici pourtant un homme qui regarde à-travers les fourrés. Nous le saluons et l'interpelons amicalement. Il répond : " Tiens, l'homme blanc parle notre langue et nous fait l'honneur d'un salut pacifique". Nous entendons un bruissement dans les buissons et des têtes noires crépues commencent à sortir de la broussaille. Ainsi, ils ne s'étaient pas éloignés de nous tellement qu'ils ne pussent nous regarder. Nous voici maintenant entourés par ces enfants de la nature d'âges divers.

Le chef du village s'avance, portant le bonnet de peau de singe ou le chapeau de peau de léopard. Il est suivi de ses fils et des notables du village. Ils nous tendent la main, que nous leur serrons en signe de paix. Nous faisons semblant de ne pas remarquer que la main qu'ils nous tendent est huileuse et rouge d'ocre et qu'elle transmet la même couleur à la nôtre. Ils souhaitent vivement savoir pourquoi nous sommes venus car ils comprennent qu'un déplacement aussi pénible doit viser quelque-chose d'important. Nous répondons que Dieu nous a envoyés et nous les invitons à nous suivre à l'ombre des palmiers, où nous voulons leur apprendre le message d'amour de notre Dieu. Nous nous asseyons sur des escabéaux qu'on nous offre ou sur un tronc d'arbre ébranché à la hache. Le chef et les notables se placent le plus près de nous, puis les autres hommes et enfin les femmes et enfants qui forment la périphérie du demi-cercle. Ils s'entendent parler pour la première fois de l'amour de Dieu et nous ne nous étonnons donc pas des nombreuses questions qu'ils nous posent, bien que nous leur demandions gentiment de bien vouloir les garder jusqu'à ce que nous ayons fini notre exposé, après lequel nous promettons de tâcher de leur répondre. Ils s'oublient souvent et posent de nouvelles questions tandis que nous leur demandons d'attendre encore. L'exposé fini, les questions pleuvent. Le vieux chef nous demande : " Si Dieu nous aime, comme tu nous l'as dit, pourquoi ne nous a-t-il pas envoyé depuis longtemps quelqu'un pour nous le dire ? Si vous, les blancs, le saviez, pourquoi aucun d'entre vous n'est-il venu ici plus tôt pour nous le dire ? " Avouez qu'il n'est pas aisé de répondre à une telle question, surtout dans une courte visite; c'est pourquoi nous laissons la chrétienté entière s'évertuer à le faire. Le chef du village ainsi que les chefs des villages avoisinants, qui sont arrivés pendant l'exposé, s'écartent un peu pour une brève délibération. Ils reviennent pour nous engager à rester et à nous établir dans leurs territoires. Nous répondons que notre place est déjà fixée, les remerciant de cette gentille invitation. Il nous faut dans le temps le plus court visiter le plus de villages et de communautés villageoises possible et nous voulons nous exposer le moins possible aux miasmes et vapeurs toxiques et fébrigènes qui s'exhalent de la forêt vierge et des marais. C'est pourquoi nous prenons congé et nous mettons prestement en route, suivis un bout de chemin par les indigènes qui, au moment de l'adieu, nous crient : " Homme de Dieu,

reviens bientôt et redis-nous ce que tu nous as dit, sinon nous l'oublierons. Nous ne savons pas faire parler le livre comme vous les Blancs savez le faire". Nous soupirons, comme nous le faisons souvent sur la piste déserte : " Seigneur, envoie des ouvriers dans ton abondante moisson". Avant de te dire adieu, je veux te poser la question et je le fais comme si elle était posée du milieu des enfants de la nature dispersés dans les forêts d'Afrique : " Etre humain, qu'as-tu fait et que peux-tu faire pour que l'Évangile parvienne aux millions de païens qui sont en train de mourir ?

Parfois, il pouvait être dangereux de se déplacer entre les villages des cannibales. Un jour, Sjöblom arriva sur un brusque tournant de la piste. Des deux côtés, se tenaient des sauvages, la lance en l'air, l'arc bandé et prêt à décocher la flèche, les couteaux tirés. De toute évidence, ils pensaient se venger sur le premier Blanc qui leur tomberait entre les mains de ce que d'autres Blancs leur avaient fait souffrir. Sjöblom s'arrêta, recommanda son âme à Dieu et se crut 'un membre de la troupe des martyrs'. A ce moment, à la limite d'un autre monde, il vit pendant quelques minutes toute sa vie défiler devant lui et il soupira : " Seigneur, j'ai fait si peu pour toi..." Soudain il sentit une force merveilleuse inonder son âme. Il s'avança entre les deux rangées formées par les sauvages armés. Au fur et à mesure, les armes se baissèrent. Il passa indemne. Il entendit alors les hommes se dire : " Voilà un blanc bizarre. Il n'a pas de fusil; ses hommes non plus ne sont pas armés; il ne s'enfuit pas et ne montre aucune peur malgré nos armes levées contre lui". Sjöblom pense : " Ils ne connaissaient pas la force qui m'était donnée et qui m'enlevait toute peur de la mort..." Ses hommes se collaient à lui, lui marchaient sur les talons, tremblaient comme des feuilles dans l'orage et pourtant c'étaient des hommes forts et courageux. Devant des cannibales sanguinaires et vindicatifs, ils étaient pris de crainte et de terreur irrésistibles. Comme Sjöblom, un peu plus tard, s'asseyait sur le bord du chemin pour se reposer un peu, ses hommes se réunirent en demi-cercle autour de lui et se regardèrent en silence. A la fin, l'un d'eux dit :

- Homme de Dieu, nous t'avons entendu dire que votre Dieu a la puissance de vous préserver. Nous avons maintenant vu clairement que c'est vrai. Si, en cette occasion, Il ne nous avait pas protégés, ces cannibales nous auraient tous mangés. "

Il est bien évident que le missionnaire se sentait à la fois ému et joyeux de ce témoignage de la puissance divine et il aurait

souhaité avoir en sa compagnie une douzaine de libre-penseurs et mécréants afin qu'ils puissent voir eux aussi que Dieu existe véritablement.

Lorsqu'il arriva avec sa petite troupe sur la berge du fleuve, où l'attendait son bateau, il rencontra un contremaître noir au service des Blancs. A ses pieds gisaient des tas de caoutchouc, de victuailles, des paniers de mains fumées qu'il remettrait le lendemain à son patron, le Commissaire (...)

#### IV

En 1897, au cours de son voyage vers la côte, traqué par la fièvre et la mort sur la piste caravanière du Bas-Congo, Sjöblom arriva un dimanche chez le missionnaire RICHARDS, au poste de Banza Mantéka. (...) Richards, après lui avoir souhaité une chaleureuse bienvenue, lui dit qu'il venait de baptiser une trentaine de nouveaux-convertis.

- Cet office de baptême était un des moindres. Parfois, nous en baptisons plus de 50, dit Richards.

Sjöblom pensait : " Quand les temps du réveil viendront-ils dans nos champs du Haut-Congo ?" En effet, la mission du lac Ntumba ne marchait pas sous le signe du réveil impétueux, bien que le pouvoir du paganisme fût de plus en plus entamé. À plusieurs reprises, Sjöblom nous raconte des baptêmes (...) Sur la berge se trouvent les catéchumènes, entourés par un demi-cercle de spectateurs. Ce sont des païens à-moitié nus dont les visages reflètent les ténèbres et la mort exsudées par le paganisme. Mais les écoliers de la mission, dans leurs habits blancs, sont aussi là. Ils chantent des cantiques d'allégresse à la gloire de Jésus (...)

Auparavant, Sjöblom avait écrit en Suède pour parler du royaume des morts. Maintenant il pouvait transmettre un salut du pays des vivants. C'était la semaine de Pâques. Quatre garçons et quatre filles âgés de 14 à 18 ans recevaient le baptême. Quatre d'entre eux portèrent hautement, devant la foule assemblée, témoignage de leur foi en Jésus-Christ avant de descendre dans la fosse baptismale aménagée sur la plage encadrée de palmiers. Quelle félicité et quelle exultation !

Néanmoins, entre les grandes fêtes trop rares s'étendaient les jours gris de la semaine, désolés, pleins de mille soucis et d'innombrables bagatelles, de motifs d'impatience et de découragement, de fatigue, de fièvre et de surmenage.

La dernière année de travail de Sjöblom fut pénible et éprouvante; ses lettres en témoignent. Clark était rentré dans son pays et tardait à revenir. En 1902, les époux Christopher arrivèrent à Ikoko mais l'homme n'était pas un ouvrier pratique. Sjöblom était débordé de travail et son camarade ne pouvait l'aider beaucoup. Six mois après, Christopher mourait. On l'enterra à l'ombre des palmiers. Sjöblom soupirait : " Moi aussi, je veux reposer un jour à l'ombre des palmiers", mais les palmiers dont il rêvait étaient ceux du premier poste missionnaire des baptistes de Suède au Congo.

Ainsi Sjöblom était le seul missionnaire masculin du poste. C'était trop, d'autant plus que la fièvre ne quittait pas son corps.

- Ne voyez là aucune nostalgie du pays (...) mais un peu de changement me ferait du bien. Je pourrais ensuite, réconforté et encouragé, continuer à vivre ; je veux dire vivre au vrai sens du mot, en plein milieu des ténèbres et du froid mortel du paganisme.

- Le travail et la responsabilité sont plus lourds parfois que ce que notre patience et notre force de caractère nous permettent de supporter. Il reste tant à faire. Nos soupirs se mêlent aux cris des millions de gens qui sont en train de mourir. Nous les voyons sombrer et mourir autour de nous... Venez ici nous aider !

- Il y a tant de choses accumulées à ce poste. Il faut être directeur de paroisse, maître d'école, prédicateur itinérant, entrepreneur du bâtiment, maçon, briquetier-mouleur, carrier, horticulteur, constructeur de routes, surveillant et gendarme de l'école.

En effet, le poste fourmillait d'enfants, certains orphelins, d'autres fils et filles d'esclaves. Il fallait bâtir une trentaine de maisons sur le terrain du poste, construire des pistes larges, bordées de palmiers. Il fallait élever des murs de pierre devant les logements des missionnaires, près du lac. L'Etat enjoignait aux habitants de maintenir les pistes du village en état et le missionnaire devait veiller à l'exécution de cet ordre. La multiplicité des tâches le débordait. Souvent, en fin de journée, il n'avait plus la force d'écrire. En fait, il n'avait plus la force de rien. Et cette fièvre qui ne le lâchait pas. Il arrivait qu'il dût donner aux ouvriers ses ordres par la fenêtre. Il aspirait ardemment à un peu de calme, à un mois de repos qui ferait des miracles.

Il avait moulé des briques pour une nouvelle chapelle, raconte Madame Ebonne Sjöblom. Peut-être en avait-il 50.000 de terminées (...)

Au poste, outre les époux Sjöblom, se trouvaient deux femmes anglo-saxonnes. Toutes deux semblent avoir eu les nerfs fragiles.

Elles s'occupaient de l'école et tout ce qui n'y marchait pas était rejeté sur Sjöblom. Un poste missionnaire est un petit monde à part. Les quelques Blancs qui s'y trouvent dépendent constamment les uns des autres; aussi n'y existe-t-il guère de vie privée. Ce que cela signifie dans un pays où le climat irrite les nerfs jusqu'à l'hyper-sensibilité, seuls ceux qui en ont fait l'expérience le savent.

Sjöblom s'accrochait à l'espoir du retour de Clark (...). On sent dans ses mots une inquiétude contenue (...). Il nous dit que lui et ses camarades attendent impatiemment le courrier, qu'ils ouvrent avec des mains avides lorsqu'il arrive, toutes les trois ou quatre semaines. Il exhorte ses amis de Suède à écrire mais surtout à prier :

- Amis, réchauffez votre coeur par la prière.

Miné par la fièvre, il conserve néanmoins sa profonde foi en Dieu et ses espoirs en l'avenir.

- Un jour je verrai tout d'un regard plus clair. Tous les pourquoi, toutes les énigmes de la vie seront résolus; tous les labyrinthes seront parcourus (...).

Quand on lit les lettres écrites par Sjöblom durant ses dernières années, on a le sentiment profond qu'il a mûri, qu'il a atteint les dimensions d'un missionnaire qui a une ample vue des problèmes qui se posent dans le travail et la concertation. Il a gardé la flamme, le zèle, l'amour, l'enthousiasme. Il n'a fait qu'y ajouter la profondeur et la clairvoyance. S'il avait vécu quelques décennies de plus, il serait devenu l'un des principaux directeurs de missions du Congo.

Dans sa lettre à la Conférence des missions baptistes américaines du Congo, en 1902, Sjöblom développe sa vision du champ de mission et du travail. Les baptistes anglais et américains avaient, dans la précipitation des premières années, implanté leurs postes un peu au petit bonheur. Maintenant, il fallait aménager les conditions de travail d'une façon différente. Cela signifiait qu'il faudrait supprimer des postes lorsque le travail, sans trop grand inconvénient, pourrait être supervisé depuis un autre poste. Là se trouvait un poste qu'on pouvait supprimer alors qu'ailleurs il fallait en implanter deux ou trois de nouveaux. Il s'agissait de planifier le travail en vue d'obtenir les meilleurs résultats pour le Christ.

Quant à lui et à sa femme, ils pensaient rentrer en Suède au début de 1904, après avoir participé à la Conférence de cette année-là. A ce moment, cela aurait fait quatre ans et demi qu'il était au

Congo sans interruption et sa femme trois ans et demi.

Et il en venait à la grande question d'un poste missionnaire suédois - J'attends encore que le Seigneur, au moment qui lui plaira, ouvre un champ où la Communauté Baptiste de Suède pourra commencer à oeuvrer. Nous fonderions le poste, où nous commencerions à zéro, mais toujours en liaison avec la mission baptiste américaine. J'ai reçu de nombreuses lettres d'encouragement à ce sujet, aussi bien de Suède que d'Amérique, et le Comité nous donne l'espoir que cela pourra se réaliser.

Il avait un champ de mission à proposer et il demandait s'il n'était pas possible de commencer dès avant le départ de lui-même et de sa femme pour la Suède l'année suivante. On pouvait, disait-il, y envoyer un bon évangéliste indigène qui maintiendrait l'activité évangélique en attendant leur retour de Suède, sous la tutelle des missionnaires du poste ancien le plus proche.

Ainsi, ses pensées tournaient constamment autour de son grand rêve : la création d'un poste missionnaire des baptistes suédois sur la terre du Congo.

## AUX PORTES DE LA MORT

### I

(...) En janvier 1903, Sjöblom écrit au crayon ses dernières lettres. Alité par la maladie, il n'en fait d'ailleurs que le brouillon, laissant à sa femme le soin de les mettre au net.

Dans l'une d'elles, écrite environ une semaine et demie avant sa mort, il raconte qu'il a abattu un éléphant au fusil (....)

Sa toute dernière missive est datée du 17 janvier, trois jours avant la fin (...) Elle est adressée au pasteur Guillaume Lindblom, président du Comité des missions de la Communauté baptiste de Suède. Sjöblom avait à nouveau présenté son vieux souhait que la Communauté fondât au Congo un poste à elle. A ce propos, le pasteur Lindblom désirait une réponse à quelques questions. La forme de travail existante, à savoir le concert avec un poste de la Communauté américaine, présentait-elle des inconvénients réels ? Etait-il déplaisant d'être sous la 'juridiction des autres' ? Un changement organisationnel

apporterait-il des avantages véritables, hormis le sentiment de bien-être provoqué par le fait d'avoir un poste à soi ? Etc. Sjöblom y répondait maintenant. D'abord, le missionnaire fiévreux prie son correspondant de bien vouloir faire preuve d'indulgence :

- Jugez-moi avec mansuétude si mes pensées ne sont pas suffisamment claires. Tout le monde est dans les villages pour y tenir des réunions en plein-air, ma femme Ebonne avec les filles et les femmes mariées de la paroisse. Dimanche dernier, j'ai prêché six fois. (Trois assemblées dans la chapelle, dont un office religieux avec communion; trois dans les villages) Aujourd'hui, je suis silencieux et tranquille. Le jour approche où ma langue balbutiera son dernier témoignage (...). Et il en arrive à la question principale. Sa lettre soigneusement divisée en alinéas numérotés ne donne aucunement l'impression d'une pensée confuse.

Pour ce qui est des méthodes d'action, Sjöblom insiste sur le travail évangélique réalisé dans les villages. Quoiqu'il fût un homme adroit de ses mains qui s'acquittait à merveille des tâches manuelles, c'était surtout un évangéliste. Au poste d'Ikoko, l'activité philanthropique, l'enseignement scolaire etc. dévoraient une bien grande part des forces et du temps du missionnaire et l'empêchaient de se consacrer à l'évangélisation proprement dite.

Touchant la concertation avec les Américains, il pensait qu'elle offrait en soi une responsabilité plus faible et donc de la commodité. Toutefois, en oeuvrant selon sa propre conviction, on obtiendrait des résultats encore plus favorables. "Je suis suffisamment âgé et, au cours de ces années, j'ai accumulé une expérience qui me serait d'une grande aide".

Et c'était à son tour de poser des questions au Comité des missions :

- 1) Quelles sont les raisons valables qui nous empêchent de fonder ici un poste missionnaire à nous alors que nous en avons un en Chine ?
- 2) Le but poursuivi serait-il d'étendre si rapidement la mission de Chine qu'il soit impossible d'envoyer des secours au Congo ? ...
- 3) Notre mission en pays gentil ne sera-t-elle pas à la bande, comme disent les marins, si la Chine bénéficie d'un accroissement et d'une aide continue... et le Congo, malgré ses besoins impératifs ne reçoit point de secours ?

Les dernières lignes de Sjöblom sont :

- Si le souhait, depuis très longtemps formulé par mon coeur, que nous finissions par avoir notre poste à nous après bien des tergiversations,

n'était point exaucé, devrai-je faire appel à l'A.B.M.U., la mission baptiste américaine, pour qu'elle ouvre un nouveau poste en lui expliquant que les Baptistes suédois ont repoussé ma demande ?

Cette lettre fut écrite le samedi soir. Le dimanche matin, il put encore enseigner dans la classe des évangélistes mais il n'eut pas la force de prêcher. Son auxiliaire Vinda dut le faire à sa place. Dans la journée, la fièvre monta et l'état de Sjöblom devint de plus en plus inquiétant.

Le lundi, on entendit sur le lac le grondement sourd des roues à aubes d'un vapeur qui arrivait. C'était le Livingstone, le bateau de la mission, qui ramenait des missionnaires du Haut-Congo qui avaient participé à la Conférence qui venait de se tenir dans le Bas-Congo. Sjöblom avait escompté que Clark serait retourné des Etats-Unis à temps pour le prendre (...). S'il voyait le bateau et que Clark n'y était pas, cela lui enlèverait ses dernières forces. Madame Sjöblom dépêcha un canot vers le bateau pour demander au capitaine d'ancrer plus loin s'il ne ramenait pas Clark mais il était trop tard; Sjöblom avait entendu le bateau. Quand il eut su que son collègue n'arrivait point, le fil tenu de sa volonté de vivre se rompit. Il s'affaissa et rien n'y fit par la suite. Il était déjà la proie de la mort (...)

Le mardi matin, il fit appeler Vinda :

- Tu n'oublieras pas de sonner la cloche du poste à six heures ? Il sombre dans la léthargie mais se réveilla encore pour rappeler la même recommandation à Vinda.

Avant que ce dernier ait eu le temps de sonner l'office du matin et le début de la nouvelle journée de travail, (...) Sjöblom rendait son âme à Dieu. Il était six heures moins dix du 20 janvier 1903.

## II

Dans l'hebdomadaire Vecko-Posten du 26 février parut une notice nécrologique envoyée d'Ikoko par sa femme à Guillaume Lindblom, secrétaire du Comité des missions (...)

Dans le même numéro, le recteur C.E. Benander relatait qu'il avait reçu récemment une lettre de Sjöblom (...). Il en reproduisait les lignes suivantes :

- Si, dans ce bas et méchant monde, on est serré de toutes parts, il reste toujours une issue qui mène dans les bras de Dieu notre père. Qu'importe la presse environnante si elle nous pousse vers Lui ?

Il fait sombre parfois dans la brumeuse vallée des ombres mais le soleil brille au-delà. Parfois notre esprit parvient à se porter dans des espaces éclairés d'où nous embrassons du regard les nuages sombres, illuminés par l'amour éternel de Dieu... Une conscience nette, la satisfaction du Seigneur et la certitude d'avoir tâché de faire son possible pour servir, tout cela est plus précieux que les louanges des humains. La sanction et l'appréciation ultimes Lui appartiennent, à celui qui sait tout, qui ne se trompe jamais (...)

Il est bien évident que la mort de Sjöblom provoqua chez les baptistes de Suède un chagrin et une douleur profonds qui s'exprimèrent entre autres, dans les nombreuses lettres et poésies envoyées à la Vecko-Posten.

L'une d'elles, dont l'auteur était Nils Svenson, se terminait par cette strophe :

Goûte la quiétude céleste  
avant qu'arrive le Grand Jour.  
La mémoire grave ta geste  
avec des mots gonflés d'amour.  
Quand poindra l'aube bienheureuse  
du glorieux jubilé des Chrétiens,  
maint païen tendra sa main radieuse  
et criera : " Maître, voici les tiens ".

#### POSTFACE

(...) En reportant mes pensées vers Ikoko, j'ai en quelque sorte partagé le combat de Sjöblom contre le paganisme, ses déboires, sa solitude, son chagrin, ses malentendus, sa maladie et son inquiétude pour l'avenir. Pendant longtemps, les Baptistes de Suède n'ont pas saisi l'ampleur, la grandeur de sa personnalité et de son oeuvre. Sinon, quarante ans ne se seraient pas passés avant que ne parût le récit de sa vie. En effet, nous possédons des biographies de figures dont l'envergure est moindre que celle de Sjöblom.

Peut-être faudra-t-il que d'autres nous disent que c'était une personnalité extraordinaire. Nous avons déjà cité le jugement porté sur lui par des écrivains étrangers. Son camarade Joseph Clark parlait toujours de lui avec une considération qui touchait à l'admiration. Se référant à lui, un des principaux missionnaires

du Congo, le docteur Morrison s'écria : " Ce sont de tels missionnaires qu'il nous faut au Congo". Frank, le pasteur noir aguerri d'Ikoko, qui avait rencontré de nombreux missionnaires et savait détecter leurs faiblesses, parlait de Sjöblom avec affection et amour. Un jour, comme on nommait un autre missionnaire, Frank dit doucement : " Il n'était pas du tout de la même trempe que Sjöblom ". (...)

Dans deux domaines s'impose la grandeur presque apostolique de Sjöblom. Il fut défenseur de la justice en Afrique et inspirateur de missions en Suède. Il ne lui fut pas donné de voir les résultats finaux de son oeuvre. Néanmoins, à sa mort, les enquêtes se poursuivaient qui, les années passant, aboutirent à de profonds changements dans le traitement infligé par l'Etat aux indigènes. Par contre, il n'aperçut aucun signe montrant que les baptistes suédois suivraient sa devise : " Entreprenez une oeuvre indépendante au Congo. Dieu le veut ". (...)

Onze ans après sa mort, le jeune missionnaire baptiste suédois Oscar Anderson partait pour le Congo (...). C'était le début d'une nouvelle époque et d'un nouveau champ d'apostolat. Une série de jeunes témoins de Dieu s'embarqua vers ce pays. On bâtit des postes missionnaires, on forma des paroisses. On éduqua les enfants et on soigna les malades. On étudia les langues congolaises et on traduisit des parties de la Bible. Tout cela fut préparé et exécuté sous la direction du rédacteur J. Byström. Quand il passa le gouvernail à d'autres mains, la mission baptiste suédoise au Congo avait pris des dimensions considérables. Le rêve de Sjöblom s'était réalisé.

Maintenant, la mission congolaise de la Communauté baptiste de Suède célèbre le cinquantième anniversaire du départ de Sjöblom pour le Congo. Elle compte 19 missionnaires sur le terrain et un certain nombre qui séjournent temporairement en Suède. Elle possède cinq postes centraux et 103 postes-avancés. Elle rassemble 1.723 paroissiens et 4.146 écoliers. Près de 14.000 patients sont soignés dans ses dispensaires. (Chiffres de 1941)

En 1934, Dieu s'est manifesté dans son champ de mission par un Réveil religieux radical. On dit qu'un nouveau Réveil se produit maintenant. Béni soit le nom du Seigneur pour ces heures événements ! Sjöblom aurait-il pu jamais rêver de tels résultats ? Dieu n'est-il pas toujours celui qui donne plus que nous ne saurions demander ni imaginer ? (...) A Ikoko se trouve une tombe solitaire qui fait face aux sauvages espaces. Nous nous agenouillons près de la sépulture et puis nous poursuivons à la lueur de l'aube notre marche vers l'avenir

et la victoire qui gagneront le Congo entier au Christ. (...)  
Puisse le lecteur sentir dans ce livre la flamme qui brûla dans  
l'âme de Sjöblom, ce grand pionnier de la mission baptiste suédoise  
en terre des noirs

+ = + - + = + = + =

I PALMERNAS SKUGGA (A l'ombre des palmiers) SJÄLFBIOGRAFISKA  
ANTECKNINGAR (Notes autobiographiques) par

E. V. Sjöblom

Stockholm 1907 ; 242 p.

I

AUTOBIOGRAPHIE

p. 6 (...) L'automne 1885 (...), dans les ténébreuses paroisses entourant la ville d'Enköping (...), il était parfois difficile d'acheter de quoi manger et de trouver un logis, quand on était comme moi un prédicateur de l'Évangile.

p. 7 Les paysans lançaient contre moi des chiens furieux; ils enivraient leurs valets de ferme et les envoyaient à mes réunions, où ils se déchaînaient pire que des bêtes sauvages. Mes ennemis se liguèrent à l'extrême afin de me bloquer. Parfois ils cherchèrent même à me faire disparaître (...)

p. 15 (Sur le vapeur Aouloba; escale de Serre-Lionne, 23/07/1892) (...) On a pris à bord, pour le compte du vapeur, un grand nombre de crouboys pour les besoins du déchargement et du chargement à l'arrivée. D'autres suivirent comme passagers, dont certains devaient travailler deux ans sur le chantier de la voie ferrée du Congo et les autres devenir porteurs au Bas-Congo. L'aspect de ces êtres à-demi vêtus et leur insupportable babillage firent une impression très étrange sur tout le monde.

p. 16 (...) Je redécouvrais qu'il est très différent d'entendre parler d'un peuple et de le voir de ses propres yeux. Au dîner s'éleva une vive discussion, plusieurs des convives affirmant que la plupart des crouboys appartenaient à l'espèce des singes (...)

p. 17 30/07/1892. (Sjöblom débarque à Boma. Il écrit alors une poésie où on peut lire, entre autres, ces vers :)

Congo chez qui les Catholiques  
par maintes ruses et afféteries  
tentent de mettre des reliques  
à la place de Jésus-Christ (...)

Toi que l'islam cherche à séduire  
par mensonges et contes flatteurs  
qui pour la chair sont tout sourires  
mais poussent l'âme à son malheur (...)

## II

### JOURNAL INTIME

p. 22    20 août 1892

Nous avons passé un cadavre. Un porteur mort gisait en plein milieu de la piste (...) La puanteur était intenable (...) Il est remarquable qu'il n'y ait guère de chose qui dégage une aussi répugnante puanteur qu'un cadavre humain. (...)

p. 25    Avant que le Christianisme n'exerçât son influence, les veuves des indigènes devaient respirer un certain temps au-dessus du cadavre du mari, d'où il résultait qu'elles mouraient bientôt après. On croit que cette coutume (...) cause la fameuse 'maladie du sommeil'.

p. 32.    23 octobre.

Vers les trois heures, un canot est passé devant nous qui contenait les restes d'une femme tuée au cours du combat opposant deux hommes à son sujet. L'un d'eux l'avait transpercée de son javelot.

p. 49.    1<sup>er</sup> décembre

Le vapeur se mit en route (...) Au début, les manoeuvres essayèrent de me mettre à l'épreuve pour savoir si leur volonté ou la mienne ferait loi. Petit à petit, ils apprirent que je voulais vraiment ce que je disais. Bien avant que je ne vienne au Congo, j'avais décidé de ne jamais fouetter le dos du Noir. Avec la grâce et l'aide de Dieu, je me tiendrai à cette résolution. A mon grand chagrin, j'ai entendu dire que plusieurs missionnaires ont usé de la chicote (...)

p. 50    pour se faire respecter par les indigènes. Je suis persuadé que ces derniers reçoivent déjà assez de coups sans que les 'messagers de la paix' en usent encore avec eux de cette manière (...)

p. 55. 19 décembre 1892 (à Banginda)

J'ai pris une dizaine de femmes pour desherber le jardin. Dans ce travail, elles sont plus habituées que les hommes. Elles l'exécutent mieux et à meilleur marché (...)

p. 56. 20 décembre

J'ai entendu des passants dire que M. Haupt, à Ikan, était en proie à des difficultés. L'Etat avait brûlé plusieurs villages et fait la guerre aux indigènes du voisinage d'Ikan. Lorsque les officiers et les soldats furent partis à un autre endroit pour entamer de nouveaux combats, les indigènes pensèrent que le moment était venu de déverser leur ressentiment sur le missionnaire. Mme Haupt eut le bras transpercé par un javelot. Leur maison fut incendiée et plusieurs objets volés. Acculé à une situation extrême, M. Haupt usa des armes, avec trop de précipitation, abattant un des indigènes. Je crois qu'il lui sera difficile de regagner leur confiance (...)

23 décembre Tristes nouvelles encore. Mme Haupt est morte. Le poste d'Ikan a été pillé et M. Haupt blessé d'un coup de javelot. J'ai entendu dire qu'il est faux qu'il ait abattu un indigène et cela m'a réjoui (...)

Année 1893

p. 65. Les petits Africains considèrent l'école comme une prison (...)

p. 75 12 février (à Bangola) J'ai fait une petite promenade, au cours de laquelle je suis tombé sur l'endroit où étaient les prisonniers. Les autres manoeuvres avaient un jour de repos mais ceux-ci continuaient à travailler. Comme c'était le matin, il est possible qu'ils aillent au travail par habitude bien qu'il semble invraisemblable qu'ils le fassent sans ordres. J'ai senti de la pitié pour ces fils du crime en les voyant exécuter leur travail attachés les uns aux autres par des chaînes de fer. Je leur adressai un regard amical, lequel ils me rendirent, après quoi l'un d'eux exprima le souhait d'être manoeuvre chez moi (...)

p. 76. 13 février J'ai visité le poste catholique limitrophe. Il y avait là 300 jeunes garçons qui tous avaient été faits prisonniers au cours des expéditions menées par l'EIC contre les indigènes. En effet, les Catholiques sont toujours là lorsque des combats se poursuivent et les enfants leur sont livrés (...). J'ai entendu dire que les très jeunes étaient remis à l'Etat pour servir

comme soldats. Une grande partie d'entre eux était malade. L'idée qu'ont les Catholiques de commencer par les petits mérite d'être suivie de près par les autres sociétés missionnaires.

p. 88. 4 mars

(....) Pendant la journée, j'ai attrapé un violent mal de tête dont j'attribue la cause à la perte de mon parasol. Les indigènes me l'ont dérobé, ainsi que le hamac, pendant la remontée du Congo. En vérité, je ne comprends pas ce qu'ils pourront bien faire du parasol. Sa perte est grande pour moi, alors qu'eux peuvent se débrouiller sans cela. (...)

p. 89. 8 mars (....)

Vers minuit, alors que tout le monde du bivouac était allé prendre son repos, on entendit soudain un cri déchirant. Une panthère s'était glissée dans le camp et avait enlevé un homme.

p. 93. 30 mars

J'ai traversé des villages déserts dévastés par les troupes de l'EIC. Comme de coutume, je me suis demandé si c'était là le meilleur moyen de 'civiliser' ces peuples sauvages de nature (...)

p. 94. 1er avril

J'ai découvert qu'à Ikan aussi, une partie de la population avait quitté les lieux pour la raison indiquée ci-dessus. Cette façon d'agir est en vérité un puissant obstacle à l'oeuvre missionnaire (...)

p. 96. 7 avril

J'ai atteint Bangandanga (...). Là aussi on m'a dit que la population avait été chassée et qu'elle cherchait un autre refuge. Seules quelques personnes étaient revenues. (...)

p. 100. 30 avril

J'ai trouvé un endroit où étaient rassemblés une quantité d'objets parmi diverses sortes d'aliments. Comme j'en demandais l'explication, on me dit que ces ornements avaient été réunis à la mémoire d'un homme qui s'était noyé quelque temps auparavant. Chaque jour on y déposait des aliments afin d'apporter à l'esprit du mort (suivant ce que l'on croyait) quelque réconfort. Outre qu'elle devait subvenir à sa nourriture et à celle de ses enfants, la veuve devait ainsi, à cause de cette superstition, trouver des aliments au mort (...)

p. 105. 1er juin

Le bruit nous est parvenu que l'EIC pensait faire la guerre aux villages, ce pour quoi la population était quelque peu agitée (...)

p. 108. 10 juin

J'ai été en pourparlers avec les chefs du village. Ils pensaient en effet vendre des esclaves en cachette mais je les en ai empêchés.

Certes ils en furent quelque peu irrités mais je ne pouvais faire autrement. Il faut que justice se fasse.

p. 111. 24-25 juin

On m'a emmené une femme qui avait presque tout un côté du pied putrescent. La puanteur en était atroce. Beaucoup d'individus étaient venus faire soigner leurs plaies mais aucun aussi atteint que cette femme. Je ne pouvais cependant pas l'éconduire. La médication des indigènes avait aggravé la plaie (...)

26 juin

Un homme est venu qui avait de grosses plaies aux hanches. Il avait reçu en une seule tournée 200 coups de fouet alors qu'il était au service de l'EIC (...)

p. 116. 18 juillet

Dès midi, j'entendis la clameur bien connue qui indiquait un combat. Je m'y rendis comme à l'ordinaire et vis que les soldats de l'Etat et les indigènes se battaient. Les soldats avaient tenté de s'emparer des biens des indigènes, que ceux-ci cherchaient à défendre. Je m'interposai plusieurs fois pour les séparer mais ils contournaient quelque maison en courant et recommençaient de plus belle. A la fin, les villageois eurent le dessus et mirent les soldats en fuite. Ensuite les villageois craignirent que les soldats ne racontent une histoire mensongère (ce qu'ils firent d'ailleurs) et que l'Etat, de ce fait, ne vienne leur faire la guerre. Femmes et enfants, de même que la plupart des hommes, s'enfuirent dans la forêt (...)

p. 117. 21 juillet (...)

J'emmenai mes garçons en canot jusqu'au poste du commissaire territorial. Celui-ci était exaspéré. Il prit le parti des soldats. Trois d'entre eux avaient été blessés et un chef fut condamné à leur donner 50 fils de laiton à chacun. Les soldats ne reçurent même pas un avertissement. J'étais content d'être là car ma présence adoucit la peine infligée au chef, tout en empêchant une attaque (...)

p. 122. 16 septembre

Un agent mercantile et un officier de l'EIC sont venus nous rendre visite. Il est dur de maintenir une position intermédiaire. Ou bien on risque de les suivre trop loin dans leurs propos ou bien de se les aliéner tout à fait. O, que d'yeux scrutateurs sont posés sur tout un chacun !

Année 1895

p. 128. 30 janvier

Sur le fleuve nous croisions ou dépassions des cadavres flottants. Comme si leur manquait la main droite, nous savions qu'ils y avaient été jetés par les soldats de l'EIC (...) Pas d'hébergement pour nous. L'EIC venait de faire la guerre aux indigènes. Toutes les cases étaient brûlées et les indigènes n'avaient dressé que des cases provisoires qui, vu leur petit nombre, étaient bourrées de gens qui cherchaient le repos de la nuit après la peine du jour (...)

p. 131. 1er février

En plusieurs endroits, j'ai vu les instruments utilisés par les indigènes lorsque ceux-ci, dans leurs cérémonies sacrificatoires, immolaient leurs esclaves. A un pilier voisin, ils avaient suspendu plusieurs têtes de mort (...)

p. 136. 2 février

Nous atteignîmes l'agglomération villageoise. En temps normal, les indigènes, tout autant que moi, se seraient réjouis de cette rencontre mais l'inhumaine tyrannie cachée sous le masque de la civilisation nous enlevait toute joie. Le commissaire les avait imposés de beaucoup plus qu'ils ne pouvaient récolter en dépit de leurs efforts extrêmes. Trois villages devaient emmener autant de caoutchouc qu'il n'en réclamait généralement à 10 ou 12. La population d'un village s'était enfuie de désespoir dans la forêt. Dans les deux autres, les soldats, qui étaient à l'affût, avaient fait des victimes, ce dont témoignaient les mains coupées. Je priai les chefs coutumiers de réunir ceux qui étaient restés au village et je pus prêcher à une foule assez nombreuse qui m'écouta avidement. Lorsque j'eus terminé, que j'eus pris congé d'eux et que je fus monté dans mon canot, nous entendîmes un coup de fusil. Regardant vers l'endroit découvert, nous vîmes une nouvelle victime s'écrouler pour la raison sus-indiquée. (...)

p. 137 Nous retournâmes au groupe de villages où j'avais laissé, outre le bateau, la plupart de mon équipement. Là non plus la pleine mesure de caoutchouc n'avait pas été amassée. Des gens avaient donc été tués et d'autres faits prisonniers. Je ne pus m'empêcher de penser que, sous le masque de la civilisation, le prince des ténèbres en personne faisait ses ravages parmi ces enfants de la nature (...)

p. 140. 5 février Parfois les indigènes indiquent un nombre de villages inférieur à la réalité afin d'apporter un adoucissement au travail forcé (...)

p. 152. 23 juin

Dans un village, deux femmes étaient en train de se bourrer de coups. La plupart de mes auditeurs se hâtèrent d'aller vers les luttenses. Je dus interrompre mon discours et tenter de rétablir la paix. Enfin le calme revint et je pus continuer. Il est très difficile de retenir leur attention. Pendant le prêche, si une personne vient à passer, même à quelque distance, ils se sentent obligés d'échanger des salutations et de s'enquérir des nouvelles que l'arrivant ou le passant peut apporter. Il nous faut de la patience (...)

p. 153. 19 août

(...) Je dois dire deux mots de l'hôte chez qui je me trouvais. On le compte ici parmi les chefs puissants. Il est vieux et vit plutôt du souvenir de ce qu'il a été. Il a eu des centaines d'épouses et d'esclaves ainsi que de nombreux fils et filles. Le village que j'ai visité hier après-midi avait été construit par ses esclaves, qui étaient les seuls à l'habiter. Souvent, quand une de ses épouses ou un de ses esclaves lui rend visite, il dit : " D'où es-tu ? Je ne te connais pas ". Dimanche matin, je lui ai demandé : " Comment se fait-il qu'un grand chef comme vous

p. 159

n'ait pas de meilleur logement pour l'homme blanc ? " Il se rapprocha de moi et me dit : " Homme blanc, j'ai vu des jours meilleurs. Si vous étiez venu il y a quelques années, j'aurais pu vous donner des chèvres, des poules, des canards, etc. toute sorte de provisions en grande quantité mais les officiers de l'EIC ont tout pris et je n'ai plus rien à donner. Plusieurs de mes gens ont été tués; d'autres ont été emmenés prisonniers sur la Côte pour le seul crime de n'avoir pu abattre assez de travail forcé. Pour cette raison, ils ont même brûlé nos cases, dévasté et détruit nos jardins. Nous n'avons pas le temps de réparer ce qui a été détruit et même si nous l'avions, à quoi cela servirait-il de bâtir de bonnes et commodes cases et de cultiver des jardins abondants alors qu'on peut nous les saccager à n'importe quel moment ". (...)

Je ne pouvais que ressentir de la pitié pour ce peuple opprimé. Naturellement, je tâchai de lui montrer que Dieu est le soutien des malheureux. Il me répondit, comme beaucoup l'avaient fait avant lui : " Si Dieu nous aime et veut nous aider, pourquoi ne nous libère-t-il pas du Bula Mataáí ? " Mon coeur soupira : " Hélas, Seigneur, combien de temps cela durera-t-il ? "

p. 164. 7 octobre

Les soldats de l'EIC ont traversé notre poste avec une quantité

de mains coupées à des victimes tombées sous la force terrifiante de la tyrannie (...)

p. 168. 20 octobre

(...) J'amarrai à une maison de commerce et à un poste de l'EIC. Dans ce dernier, je ne fus pas accueilli de façon particulièrement chaleureuse, sans doute parce que les officiers comprenaient que j'allais encore voir et entendre la façon inhumaine dont ils traitent ces enfants de la nature (...)

p. 169. 1er décembre

(...) Le matin s'est tenu le marché habituel mais l'assistance et l'approvisionnement étaient des plus réduits, comparés à la dernière fois où j'étais ici. Cela vient de ce que l'EIC a délesté le pays de ses produits et de ce que les soldats s'approprient par la violence les articles d'échange moyennant un paiement minime ou nul (...)

Comme à l'accoutumée, on me posa une série de questions telles que : " Si Dieu nous aime, pourquoi a-t-il laissé le Bula Matadi entrer chez nous ? " " Pourquoi ne pouvez-vous pas prier Dieu de nous en débarrasser ? " (...)

p. 172. 4 décembre

Ils me demandèrent de rester jusqu'au lendemain et je l'aurais fait volontiers s'il n'avait pas été si difficile à mes hommes d'acheter des victuailles. Par suite des guerres menées par l'EIC, de l'imposition du travail forcé de la récolte du caoutchouc et de l'extorsion éhontée de produits alimentaires qu'il faut constamment emmener au poste de l'EIC, le pays est presque démuné et la famine va éclater incessamment si aucun soulagement ne se produit. Là où auparavant les gapeurs pouvaient se charger à plein de toute sorte de provisions telles que chèvres, moutons, poules, canards, poisson et plusieurs matières végétales, nous avons pu tout juste acheter de quoi apaiser notre faim (...). Assis au gouvernail, je fus soudain troublé par la vue de deux

p. 173

cadavres humains qui allaient à vau-l'eau. Ceux qui ont une notion déformée de la civilisation y verraient un trophée de celle-ci mais chaque véritable ami de l'humanité qui sait pourquoi ces gens ont été assassinés y voit la barbarie d'une civilisation dévoyée (...)

p. 174

Nous trouvions les villages déserts car les indigènes nous prenaient pour les messagers de la dévastation. (...)

p. 176. 7 décembre

Aujourd'hui, samedi, on a procédé au rassemblement du caoutchouc, du poisson et autres provisions que plusieurs indigènes emmenèrent à force de rames au commissaire. Ils avaient peine à réunir la quantité exigée et, comme il leur fallait longtemps pour cela, je ne pus accomplir grand-chose. Ce lieu a une situation centrale, aussi ai-je vu des groupes venir par terre et par le fleuve, emmenant de grandes quantités d'aliments et de caoutchouc. D'un district populeux ils pouvaient (et devaient) apporter 1000 paniers de caoutchouc. Comme un grand nombre de districts se trouvent à l'entour, on peut se faire une idée des quantités de caoutchouc que rapporte le travail forcé. O, si seulement le monde civilisé savait que des centaines, des milliers de personnes sont assassinées, que des villages sont dévastés, que les indigènes encore vivants traînent leur existence dans le pire esclavage pour pouvoir exécuter ce travail de forçats, je suis sûr qu'il ne voudrait rien avoir à faire avec aucun des produits fabriqués avec ce caoutchouc, dont on peut dire qu'il est trempé dans les larmes et le sang de ces enfants de la nature, qu'il coûte la vie et les biens à des milliers de personnes, les biens et la liberté aux vivants.

En dépit des interdictions prononcées depuis Boma, de nombreuses victimes tombent encore. Pour garder la chose secrète, on ordonne aux sentinelles postées de ne plus emmener au poste de l'EIC les mains coupées. Les soldats qui servent de gardes afin d'accélérer et d'arracher le travail forcé, m'ont souvent demandé, déconcertés, ce qu'ils devaient faire dans ce cas : " Le Commissaire nous donne un ordre double. D'abord, il nous enjoint publiquement, de façon à ce que les indigènes réunis avec le caoutchouc et les victuailles l'entendent, de ne plus tuer personne en aucune condition. Si nous tuons quelqu'un, nous devons le payer de notre vie.

p. 178

Mais ensuite il nous prend à part, nous disant en secret que s'ils ne rapportent pas la quantité requise de caoutchouc et de produits alimentaires, de les abattre mais de ne pas lui rapporter les mains coupées comme nous le faisons jusqu'ici ".

Naturellement, ces officiers inhumains procèdent ainsi pour ne pas être découverts alors qu'ils sont à l'encontre de l'interdiction ou pour se ménager un échappatoire au cas où ils le seraient. Les soldats ont vraiment lieu de se demander, confondus : " Que devons-nous faire ?" Car si quelque Européen ami de l'humanité était le témoin d'un seul meurtre, quoi de plus facile pour l'officier fourbe que de faire venir des témoins qui affirmeront qu'il a publiquement interdit

de tuer des indigènes ? Quoi de plus aisé pour lui que de protester de son innocence en châtiant le criminel apparent pour avoir enfreint la loi alors que ce dernier n'a fait que servir d'instrument entre les mains de l'officier rusé ? Pour celui qui peut tuer ~~sa~~ par milliers les fils noirs de l'Afrique pour le seul crime de n'avoir pu exécuter assez de travail forcé, une vie humaine compte très peu.

Parmi les autres personnes qui étaient venues par terre, se trouvait un homme d'âge mûr qui dit au soldat détaché à la garde : " Pourquoi as-tu tué mon vieux père hier, alors que nous avons distinctement entendu le commissaire vous ordonner de ne tuer personne ? Je vais dénoncer ton crime ". Le soldat devint fou de colère et il aurait probablement tué cet homme aussi,

p. 179

si je n'avais pas été là.

Il se mit ensuite à l'intimider, lui disant qu'il l'emmènerait prisonnier au commissaire. Comme l'homme, à ces mots, se retirait, les soldats lui ordonnèrent de les suivre; apeuré, il déclara qu'il renonçait à dénoncer l'assassinat de son père. Soudain les soldats qui faisaient cercle se précipitèrent sur lui, le jetèrent au sol et l'y tinrent couché. Celui qu'il avait accusé de meurtre prit une longue courroie de cuir tressée et lui en fustigea le dos; après chaque coup, on voyait de longues marques tuméfiées. Quand il se releva, le sang coulait de ces sillons. Comme la douleur l'empêchait de monter suffisamment vite dans le canot, on le pressa à coups de poing et de pied. Une fois qu'il fut fourré dans le canot, le soldat mit une cartouche dans son fusil, dont il pointa le canon vers le coeur du malheureux.

Le pauvre ! Il croyait que le commissaire était de bonne foi en ordonnant publiquement aux soldats de ne point tuer les indigènes. Il ne savait pas que tout cela n'était qu'une imposture. Ainsi trompé, il attendit en vain que justice lui soit rendue.

Mon coeur saignait, comme tant de fois auparavant mais je ne pouvais rien faire pour empêcher ces brutalités. Néanmoins, les indigènes virent clairement que je leur montrais de la sympathie. Je décidai encore dans mon coeur de tenter d'éveiller encore davantage la sympathie active et la pitié de mes amis restés en Suède pour ces pauvres gens.

8 décembre

Le matin, il y a eu encore marché (...). Je suis allé sur la place m'entretenir avec les indigènes. Comme d'habitude, les soldats essayaient de s'emparer des victuailles par la violence, ce que j'ai

prévenu, à la grande joie des indigènes mais à l'indignation des soldats. Alors les soldats ont dit à quelques petits garnements de tâcher de voler dans la foule mais j'ai pu aussi empêcher cela. Evidemment, les indigènes désiraient que je sois toujours présent pour monter la garde à leurs marchés (...) L'après-midi, nous avons remonté le fleuve à la rame pendant une heure jusqu'à un groupe de cinq villages (...) En plusieurs endroits, j'ai entendu les indigènes se lamenter et pleurer à mon passage. En effet, le soldat de garde avait capturé un assez grand nombre de gens et les avait emmenés prisonniers au commissaire parce que ces villages n'avaient pas pu réunir assez de caoutchouc et de victuailles (...)

p. 181

Je suis rentré à mon logement au coucher du soleil. J'ai demandé à un chef de battre le tambour pour rassembler les indigènes chez moi mais, à ma surprise, aucun n'est venu. Je me suis alors rendu aux deux villages les plus proches pour m'asseoir un moment, cà et là, et passer quelques minutes auprès de ceux qui étaient réunis autour des feux. J'ai demandé ensuite au chef pourquoi il ne voulait pas venir à mon logement. Il m'a dit que le caporal leur avait interdit de se rassembler pendant son absence. Ce dernier craignait probablement que, lui n'étant pas là, les indigènes me décrivent ses procédés cruels envers eux. Cependant, s'il leur était interdit de venir à moi, il ne m'était pas interdit, à moi, d'aller à eux. (...)

p. 184. 11 décembre (...)

Quand j'ai eu fini de parler, les villageois se sont mis à se plaindre du cruel traitement que leur infligeait l'EIC. Ils m'ont aussi demandé pourquoi Dieu ne leur envoyait pas uniquement des hommes bons.

p. 185. (...) Les villageois m'ont posé des questions embarrassantes. Par ex. : si Dieu nous aime, comme tu le dis, pourquoi consent-il à ce que le Bula Matadi vienne dans notre pays nous tuer tous ? (...)

p. 186. 12 décembre (...)

Ces villages étaient encore assez peuplés bien que la moitié de la population ait été tuée par l'EIC par suite de l'impuissance des indigènes d'accomplir entièrement le travail forcé. Les villages étaient dévastés pour moitié. On entendait souvent cette remarque : " Ici habitait un chef puissant mais il a été tué par le Bula Matadi, avec presque tous ses gens". A chaque occasion, une assez grande foule m'écoutait mais c'étaient des femmes car les hommes, à l'exception des chefs importants, étaient partis dans la forêt pour récolter le caoutchouc (...)

p. 190

(...) Quelque temps auparavant, le Commissaire m'avait dit que, si je possédais quelques boues, il serait content que je veuille les échanger contre des chèvres. Comme j'avais besoin d'un bouc, j'emmenai, en montant, quelques boues. Il m'a promis de me donner le bouc à mon retour. Néanmoins, ce jour-là, j'ai été brutalement accueilli, sans qu'il m'en déclare la cause. Il a commandé à un jeune garçon de ramener les boues au bateau. Cela signifiait indirectement que je devais m'éloigner (...). J'ai compris par la suite qu'il était en colère parce que j'avais poursuivi mon voyage plus loin qu'il ne l'avait pensé. Par là, j'avais encore vu les atrocités qui se commettaient dans l'intérieur (...).

p. 191. 14 décembre

J'ai vu un soldat passer avec un panier contenant 18 mains d'hommes, de femmes et d'enfants (...).

Année 1896

p. 202. 6 janvier

A la suite de l'inquiétude manifestée par le monde civilisé au sujet du gouvernement tyrannique de l'EIC, ce dernier avait donné à un juge pouvoir de visiter les missionnaires pour s'informer des plaintes qu'ils formulaient contre les officiers du district et leurs procédés. Il avait écrit à Clark de venir à notre poste, lieu de leur rendez-vous (...)

p. 203. 19 janvier

Le juge sus-dit est arrivé à notre poste. MM Clark et Banks ont relaté les cruautés commises par les officiers auxquelles ils ont assisté (...)

p. 204. 13-14 janvier

Le juge est venu m'interroger. Par suite de mes voyages longs et nombreux, j'avais plus de choses à relater que quiconque (...)

17 janvier

Le juge semblait parfois étonné de ce que je lui disais. Je n'ai pas eu le temps de lui relater tout (...)

p. 205. 18 janvier

(...) Le juge est revenu et je lui ai encore raconté ce que j'avais vu. Beaucoup de gens croient comme moi qu'extrêmement peu de choses sera mis en oeuvre pour freiner les actes de violence. Cette enquête a probablement pour but de repérer ceux qui ne savent pas tenir leur langue. On lui donne l'air d'une information judiciaire afin d'amortir partiellement l'impact au cas où le monde civilisé s'opposerait à l'injustice de façon plus décidée. Il est vraisemblable que je vais m'attirer la haine des officiers par mes révélations. Il n'y a rien à y faire : la vérité et la justice doivent prévaloir.

p. 208. 1-4 avril

J'ai continué la construction du pont et j'ai fait deux visites aux villages. J'ai été en partie déçu car la population avait dû aller exécuter du travail forcé pour le commissaire. Mes jeunes garçons aussi étaient réquisitionnés (...)

p. 209. 12 avril

Aujourd'hui j'ai visité les villages situés à l'opposé du poste. Les gens m'ont écouté avec attention, buvant mes paroles. Après, ils se sont plaints amèrement de l'oppression exercée sur eux par l'EIC (...)

p. 220. 28 juillet

Le gouverneur-général est passé devant notre poste. M. Banks s'est

rendu à dos d'animal à Equateurville pour le rencontrer. Le gouverneur nous a engagés à venir lui rendre visite à Coquilhatville, le 30. Il avait un certain nombre de choses dont il voulait s'entretenir avec nous.

30 juillet

Vers midi, nous partîmes par bateau à rames pour Coquilhatville afin d'y rendre visite à Son Excellence. Je me doutais que je n'y serais pas en odeur de sainteté et cela se confirma. Dès que nous fumes assis, le gouverneur sortit des documents qu'un juge d'instruction lui avait envoyés. Ce juge y avait consigné ce que, en ma qualité de témoin, j'avais déclaré. Le gouverneur se mit immédiatement à s'inscrire en faux contre ce que j'avais rapporté, disant qu'il était impossible que de telles choses aient pu se passer. Comme je maintenais mes affirmations, le juge dit : " Rien de ce que tu prétends n'est prouvé. Je t'engage à fournir la preuve d'un seul des faits que tu allègues ". Comme nous étions en visite, je n'étais pas prêt à présenter de témoins mais je pensais attendre l'occasion opportune. M. Banks a gardé le silence presque tout le temps, vu que c'est moi que l'affaire concernait. Comme nous étions sur le point de prendre congé, le gouverneur nous avisa que, l'après-midi du dimanche 2 août, il pensait visiter notre poste missionnaire. Après un tas de questions insidieuses, de répliques acerbes et de mines grises, on nous remit cependant des lettres et journaux de Suède. Cela nous réconforta.

1-2 août

(...) Le vapeur a abordé à l'heure prévue : 3 heures. Seul le secrétaire du gouverneur eut la permission d'accompagner Son Excellence chez M. Banks. On voyait un grand nombre d'officiers sur le pont du navire. Après un moment d'entretien, je sortis une liste de noms de ma poche et demandai le jour qui conviendrait le mieux pour l'audition des témoins.

p. 222

Surpris, le gouverneur me demanda où je voulais en venir. Je lui rappelai que, lors de notre visite, il m'avait mis au défi de prouver mes plaintes. "Je suis prêt à fournir les preuves", dis-je, " et je désire simplement connaître le jour qui conviendra le mieux pour cela".

" Je ne veux pas entendre de témoins", répondit le gouverneur. " Mais on prétendait que mes allégations n'étaient fondées sur aucune preuve", dis-je, "et on m'a ordonné de prouver au moins une de mes allégations. Maintenant, je demande à prouver non seulement une mais toutes mes dénonciations".

"Si tu t'obstines à exiger une instruction consécutive à tes

dénonciations ", dit le gouverneur, "nous allons retenir une plainte déposée contre toi, car nous avons entendu les indigènes dire que, dans tes voyages, tu les a engagés à ne pas apporter de caoutchouc à l'Etat ".

" Il y a quelques instants, on m'exhortait à ne pas écouter ce que peuvent dire les indigènes", répondis-je, "et j'entends maintenant qu'une simple rumeur est retenue comme accusation portée contre moi. Je désire fournir des preuves de ce que j'ai vu mais on m'en refuse l'occasion et en outre, on me menace d'une accusation fondée sur un vague bruit, qui plus est, faux, car je puis assurer que je n'ai jamais rien dit de pareil ".

" Eh bien, tu as le choix", dit le gouverneur; "si tu exiges l'ouverture d'une enquête, nous retiendrons cette accusation et elle signifie pour toi cinq ans de prison ".

" Je ne puis comprendre comment vous pouvez retenir une plainte fondée sur un simple bruit". M. Banks dit alors : " Tu ne comprends pas qu'ils peuvent aligner

p. 225

toute une ribambelle de faux-témoins qui jureront de la véracité de ce dont on t'accusera ? " M. Banks dit évidemment cela par ironie. Le gouverneur grommela quelque-chose que nous n'entendîmes pas et fit dévier la conversation sur une autre piste. On voit ainsi que je cherchai en vain justice pour ces opprimés et que l'on me menaçait d'une accusation injuste. A la fin, le gouverneur nous quitta, pas particulièrement satisfait, à ce que l'on voyait.

3-8 août

(...) Je me sentais très découragé après la visite du gouverneur. A ce que l'on peut comprendre, nous n'avons aucun soulagement à attendre pour ces pauvres enfants de la nature opprimés. Mais Dieu règne; la vérité et la justice vaincront. La lutte ne fait que commencer (...)

p. 226. 9 septembre

Le consul d'Angleterre était à bord du vapeur Good Will. En effet, il désire examiner les faits et gestes de l'EIC. Je lui ai raconté une partie de ce que j'ai vu. Il en a été étonné, disant parfois que cela semblait incroyable. La tyrannie et les violences paraissent être le plus atroces dans ce district. (...)

p. 229. 11 octobre

Nous avons entendu dire que l'EIC, pour des raisons inconnues des indigènes eux-mêmes, a attaqué un groupe de villages situés plus à l'intérieur de la forêt et leur a fait la guerre. O, Dieu, aie miséricorde pour ces enfants de la nature chassés vers les portes du royaume de la mort. (...)

12 octobre

(...) Nous avons convenu que M. Banks visiterait le groupe de villages sus-dit, auquel l'EIC a fait la guerre, afin qu'il voie et décrive ensuite les atrocités commises (...) Il a vu 24 mains coupées que les soldats avaient laissées sur place ainsi qu'un certain nombre de morts dont on avait coupé la main droite. Nous avons vu les soldats traverser notre poste avec leurs prisonniers, dont le nombre s'élevait à 19. Ils étaient attachés les uns aux autres par le cou, de sorte qu'ils se marchaient presque sur les talons. Ils étaient en outre lourdement chargés de toutes sortes d'objets que les soldats ramenaient comme butin de guerre. Certains portaient un petit enfant. Une femme portait deux enfants et un gros panier (...)

+ + + + + + + + + + + + + + +